



PRISONNIER / EN 14-18
UN RÉCIT
22 ARTISTES

CATALOGUE D'EXPOSITION / NOVEMBRE 2018



PRISONNIER, EN 14-18

UN RÉCIT

22 ARTISTES

CATALOGUE D'EXPOSITION / NOVEMBRE 2018

ÉDITION

Administration communale de Beauvechain
Place Communale, 3 - 1320 Beauvechain

ÉDITEUR RESPONSABLE

Marc Deconinck, Bourgmestre

COORDINATION

Mathieu Bertrand, Chef de projet

GRAPHISME

Sophie Vets

IMPRESSION

Bruxelles - 2018

DÉPÔT LÉGAL

D/2018/14.350/01

ISBN

978-2-9602047-1-1

LE TEXTE ENGAGE LA SEULE RESPONSABILITÉ DES AUTEURS / DIFFUSION GRATUITE



AVANT- PROPOS

Depuis plus de deux décennies, les autorités locales assument avec conviction, sous des formes les plus diverses et des thèmes variés, un impératif devoir de mémoire. Il serait plus judicieux d'ailleurs, à ce propos, de parler de passeur de mémoire car le devoir collectif et officiel ne peut se substituer au travail personnel de mémoire.

Ces dernières années, nous nous sommes consacrés, au travers d'expositions et d'éditions de livres, aux deux grandes guerres qui ont ensanglanté le 20^e siècle. Les thèmes développés portaient sur les vécus des habitants de Beauvechain au cours de ces périodes tourmentées de notre histoire.

En cette année du 100^e anniversaire de la fin de la Grande Guerre, quoi de plus normal, dès lors, que de demander à des artistes d'illustrer le carnet de guerre d'un combattant et prisonnier de guerre de notre village, Monsieur Henri Trotoir. Nos vifs remerciements à ses descendants.

Ce n'est pas moins de vingt-deux artistes qui ont répondu avec enthousiasme à l'appel lancé par la Commune. Vingt-deux personnalités qui donnent à voir des œuvres de qualité au travers d'une grande variété de techniques. Merci à tous. De nombreux autres collaborateurs sont venus apporter leur concours à ce projet. Les premiers à remercier sont les auteurs, des spécialistes pour la plupart, des textes qui abordent quelques aspects spécifiques à la Grande Guerre et à l'emprisonnement de soldats. Il nous faut aussi souligner la fidélité et la grande disponibilité de l'Atelier de l'Image, à qui nous devons la presque totalité des clichés qui figurent dans le catalogue. Ce projet a été initié dans le cadre du Programme Communal de Développement Rural de la Commune.

Notre ambition est, qu'après Hamme-Mille, Beauvechain, Nodebais, L'Ecluse, chaque village dispose d'une maison rurale, avec des spécificités différentes, ouverte à tous les habitants. Celle de Tourinnes-la-Grosse dont les travaux devraient débuter prochainement sera aussi Maison de la Mémoire et de la Citoyenneté. A l'ombre du clocher de l'église romane, haut lieu de la culture, elle devra servir de réservoir à matières, qu'elle soit rurale, patrimoniale, touristique, citoyenne, mémorielle à l'intention de tous.

Son chef de projet en est Mathieu Bertrand, agent communal qui a été l'efficace concepteur et la cheville ouvrière de ces publications et expositions. Qu'il trouve ici, avec les collaborateurs de la Commune qui l'ont aidé, avec le directeur du Centre Culturel, nos plus chaleureux remerciements.

Marc DECONINCK

Bourgmestre





UN PROJET PARTICIPATIF EN GUISE DE MÉMOIRE

Ce projet voit son origine dans la volonté de la Commune de Beauvechain de participer à la commémoration du centenaire de l'armistice. Elle avait déjà, en 2014, monté une exposition et édité un ouvrage sur la Grande Guerre¹ et ses implications sur le territoire communal. À cette occasion l'équipe avait pris connaissance de l'existence d'un carnet, tout petit, d'une trentaine de pages écrites au crayon et qui relataient le vécu d'un prisonnier de guerre, Henri Trotoir, entre 1914 et 1915. L'idée a donc germé d'utiliser le contenu de ce carnet pour tenter de faire, au départ du témoignage d'une personnalité locale, une lecture plus large d'une série de thèmes en lien avec la Première Guerre mondiale.

Pour ce faire nous avons pu compter sur la participation de spécialistes en la matière. Il s'agit de Philippe BRAGARD (Président des Amis de la citadelle de Namur et Professeur ordinaire à l'UCLouvain), Stéphanie CLAISSE (Docteure en Histoire. Membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique), Laurence DRUEZ (Docteure en Histoire. Chef de travaux aux Archives de l'État en Belgique. Maître de conférences à l'Université de Liège), Jean GEORGES (Professeur émérite à l'UCLouvain), Pascal KUTA (Professeur d'histoire) et Laurence VAN YPERSELE (Professeure ordinaire à l'UCLouvain et Membre de l'Académie royale de Belgique).

Fortes de leur expérience de l'année passée, par la réalisation d'une exposition et d'une publication sur les témoignages de vécu de guerre durant 1940-1945, la Commune de Beauvechain et sa Maison de la Mémoire et de la Citoyenneté ont invité les artistes qui le souhaitaient à illustrer le récit de cet habitant du village. Quel meilleur moment que les Fêtes de la Saint-Martin 2018 pour accueillir une exposition qui rassemble les œuvres des vingt-deux artistes participants. Elle est accompagnée de ce catalogue qui contient la retranscription illustrée du carnet, une analyse de quelques aspects qui y sont abordés et une présentation des artistes.

¹ COLLECTIF, 1914-1918. *Beauvechain dans la tourmente*, Beauvechain, 2014.



UN PRISONNIER DE GUERRE NOMMÉ HENRI TROTOIR

La majorité des prisonniers belges arrivent sur le territoire allemand durant les trois premiers mois de la guerre. 41.230 combattants sont faits prisonniers ; 4.300 d'entre eux sont libérés suite à la dégradation de leur santé et 1.990 ne sont jamais revenus de captivité, emportés par les privations et les maladies. La plupart des prisonniers de guerre qui proviennent de Beauvechain sont internés au cœur d'un triangle formé par les villes de Hambourg, Brême et Hanovre, en Basse-Saxe, dans le camp de Soltau. Ce dernier, avec ses septante baraquements abritant plus de 70.000 prisonniers de diverses nationalités, est le plus grand camp allemand durant la Première Guerre mondiale. Un de ces prisonniers était Henri Trotoir, né à Beauvechain le 5 octobre 1887. Soldat, il est rappelé le 1er août et rejoint, à Jambes, son 3^e bataillon de la 2^e compagnie du 33^e de ligne. Il nous a légué un intéressant petit carnet qu'il intitule : Mon séjour de la guerre et prisonnier.

Cet écrit est inestimable. Il a traversé toute la période du conflit, caché dans le fond d'une poche d'un manteau, en-dessous d'un pull ou sous un matelas. Son auteur a dû se cacher pour écrire ce qu'il vivait, pour retranscrire ses angoisses et ses questionnements. Il y décrit au jour le jour ce qu'il fait jusqu'en juillet 1915. À partir de ce moment, les camps sont mieux organisés, plus surveillés aussi, d'où le silence qui s'en suit.

En une seule année, Henri Trotoir nous livre son départ pour la guerre, la camaraderie entre les soldats, la chute des forts qui protégeaient Namur, Dinant au lendemain du massacre qui a eu lieu le 23 août 1914, sa captivité sur le front, son trajet jusqu'à Soltau et la lente construction du camp. Il nous transmet la douloureuse réalité du quotidien, le patriotisme mais aussi les doutes qui ont traversé les esprits de ces hommes emprisonnés à la hâte. Son écrit reflète, en mêlant humour et gravité, le vécu des prisonniers de guerre en 14-18, longtemps laissé de côté au profit de l'érection de l'image du héros des tranchées.

Mathieu BERTRAND
Chef de projet



LA « GRANDE GUERRE » (1914-1918) QUELQUES JALONS

LE DÉCLENCHEMENT DU CONFLIT

A la veille de 1914, **deux blocs** s'affrontent en Europe : *la Triplice* (Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie) et *la Triple Entente* (France, Angleterre, Russie).

A partir de 1910, ils se lancent dans une course aux armements dans un contexte de rivalités économiques et de nationalismes exacerbés. L'assassinat à Sarajevo de l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie les bascule, en juillet-août 1914, dans une guerre qui devait être courte et joyeuse mais se révélera interminable et cruelle.

UNE GUERRE INHUMAINE ET MEURTRIÈRE

Les belligérants espéraient une guerre brève et de mouvement. L'échec de l'offensive allemande à l'ouest la transforme en **une guerre longue et de position**, qui dès la fin 1914, s'enlise sur un front qui va de l'Yser à la Marne et aux contreforts de la Suisse. Cloués dans leurs tranchées, les fantassins vivent dans des conditions matérielles très pénibles. Dans les deux camps, les offensives se succèdent mais en vain. La bataille de Verdun (février-juin 1916) fait à elle seule environ 695 000 morts. Le blocus économique des Empires centraux par la marine franco-britannique, l'entrée en guerre des Etats-Unis (avril 1917) et les conséquences de la révolution soviétique (octobre 1917) modifient le rapport des forces et expliquent la victoire des Alliés en 1918. La guerre a fait environ 10 millions de victimes parmi les combattants et des millions de blessés et d'infirmes. On dénombre presque autant de morts du côté des civils.

LA PREMIÈRE GUERRE « MODERNE »

La guerre marque une évolution importante en matière d'**armement**. Elle commence avec la cavalerie, les ballons, les dirigeables et la prépondérance des fantassins dans les armées. Elle se termine avec les chars d'assaut et les avions. Outre ceux-ci, de nombreuses armes apparaissent ou se perfectionnent : l'auto-mitrailleuse, le lance-flammes, la grenade, le fusil-mitrailleur, le mortier, le sous-marin, les gaz asphyxiants ...

L'usage de la **propagande** se développe. Tracts, photos manipulées, affiches patriotiques, « actualités » au cinéma naissant contribuent à maintenir, dans une guerre d'usure, le moral des troupes et de la population civile. Toute l'**économie** est mobilisée pour soutenir l'effort de guerre. Pour remplacer les hommes au front, la main-d'œuvre féminine est utilisée dans l'industrie et les services publics. Les civils sont invités à souscrire à des emprunts pour financer la guerre.

LA PREMIÈRE GUERRE « MONDIALE »

La guerre de 1914-1918 se distingue des conflits précédents par son **extension géographique**. Tour à tour, les Ottomans, les pays balkaniques, le Japon, les Etats-Unis, plusieurs Etats sud-américains ... s'engagent dans la guerre. Des conflits éclatent aussi dans les colonies.

LA BELGIQUE

Le 4 août 1914, l'Allemagne envahit notre territoire, au mépris de sa neutralité. Sa puissante artillerie écrase les forts de Liège et de Namur. Le roi Albert installe son armée derrière la ligne de l'Yser et fait ouvrir les écluses de Nieupoort.

La progression des troupes allemandes s'accompagne de massacres des populations civiles, d'incendies et de pillages (Dinant, Soumagne, Tamines, Louvain ...). Le souvenir de ces abominations incitera de nombreux Belges à prendre la route de l'exode en mai 1940.

Dans la Belgique occupée se succèdent les contributions de guerre, les réquisitions, les déportations (150.000 ouvriers emmenés en Allemagne en 1917 et 1918), les exécutions des « combattants de l'arrière » (comme l'infirmière Edith Cavell, la petite vendeuse Gabrielle Petit et l'architecte Philippe Baucq) qui renseignaient les Alliés et maintenaient le moral de la population par la presse clandestine (La Libre Belgique, fondée par Victor Jourdain, par exemple).

Après l'armistice du 11 novembre 1918, le Traité de Versailles rend à la Belgique les cantons d'Eupen, Malmédy et Saint-Vith et la délie de l'obligation de la neutralité. Un acte séparé lui confie la tutelle d'anciennes colonies allemandes, le Ruanda et l'Urundi.

Jean GEORGES

Professeur émérite à l'UCLouvain





RÉCIT

1 août 1914

Rentré au dépôt pour prendre mes effets d'équipements. De là je suis allé chercher mon fusil et 300 cartouches. Je me suis ensuite rendu à mon cantonnement, au Syndicat Agricole à Jambes à 9 heures du soir.

2 août 1914

Dimanche. Nous devons rester au cantonnement.

À 1 heure [de l'après-midi], appel général et à 3 heures [de l'après-midi] également. Je suis sorti avec Joseph Goès et Alfred Vancaster jusqu'à 9 heures [du soir].

3 août 1914

À 5 heures du matin, je suis allé faire des tranchées jusqu'à midi puis on est rentré. C'est tout pour la journée.

4 août 1914

La compagnie fait des marches de reconnaissance du côté du fort de Maizeret. On revient par Dave et on rentre à 3 heures [de l'après-midi] à Jambes. À partir de 5 heures [de l'après-midi], de garde jusqu'au 6 août à 7 heures du matin. Nous partons faire des tranchées du côté du fort de Dave et nous rentrons à 8 heures [du soir], tout mouillés de transpiration.

7 août 1914

Repos jusqu'à 10 heures puis nous allons de nouveau creuser des tranchées du côté de Loyers jusqu'à 5 heures [de l'après-midi].

8 août 1914

Repos. Je suis sorti avec Joseph Goès tout l'après-midi

9 août 1914

Aux tranchées du côté de Mozet. L'après-midi le commandant de la compagnie fait la lecture du journal qui annonce une grande victoire des Belges à Liège. Il y aurait 15.000 Allemands mis hors combat et 200 Belges blessés. Toute la compagnie doit acclamer « Vive la Belgique ! ». C'est tout pour la journée.

10 août 1914

Nous sommes aux tranchées du côté de Mozet. Nous devons abattre des arbres et des haies.

12 août 1914

Nous partons monter la garde à Dave. Là j'ai abattu le plus beau des tilleuls et j'ai dû traire une vache réquisitionnée pour l'hôpital. À cause de la faim et de la soif, une grande partie du village était parti pour Bruxelles.

12 août 1914

Relevée de garde. Nous partons pour Wierde. On y arrive à 10 heures [du soir]. Je dois payer 80 centimes pour avoir deux œufs cuits-dur et une pinte de lait bouilli.

13 août 1914

Nous partons aux tranchées dans le village de Wierde. Vers midi, nous sommes rentrés tout mouillés au





campement et nous nous sommes reposés le reste de la journée.

14 août 1914

Je suis de garde et en patrouille, toujours à la même place, à Wierde.

15 août 1914

Toujours de garde et en patrouille.

16 août 1914

Nous partons en reconnaissance du côté de Faulx-les-Tombes. Nous sommes revenus à 8 heures [du soir] sans avoir mangé.

17 août 1914

Encore de garde et en patrouille.

18 août 1914

Une patrouille de notre compagnie est attaquée dans les bois de Faulx-les-Tombes. Je suis parti en renfort avec 18 hommes. Nous sommes arrivés là morts de fatigue, les Allemands avaient pris la fuite.

19 août 1914

Je suis parti en patrouille du côté de Namèche. Nous avons dû rester 3 heures cachés dans les bois. Des Uhlans nous cernaient de toutes parts. Nous avons dû battre en retraite sur Loyers où nous sommes restés en bivouac dans une prairie.

20 août 1914

C'est l'attaque des forts. Ils bombardent le fort de Maizeret et celui de Dave où j'occupais les tranchées. Il y a eu un combat. Deux compagnies du 28^e de ligne sont parties comme des enragés pour repousser les Allemands. Ils se sont retrouvés sous les tirs de mitrailleuses. Sur 400 hommes partis, ils ne sont revenus qu'à 3.

21 août 1914

Le bombardement des forts continue. On entendait qu'il y avait un combat du côté de Cognelée. C'était les Belges et les Français qui ont dû battre en retraite.

22 août 1914

Nos tranchées autour du fort de Dave sont bombardées. Nous nous replions au château de Loyers où logeait l'état-major. À peine sommes-nous arrivés là que le château se faisait également bombarder. Plusieurs de nos soldats y sont restés.

23 août 1914

Des coups de fusils sifflaient de tous les côtés et on nous bombardait sans arrêter, si bien que nous avons dû battre en retraite. Là ce fut terrible. On remontait la lisière du bois de Loyers, les Allemands qui se trouvaient au-dessus de Bouge avec leur artillerie nous ont bombardés. J'ai dû me coucher à plat ventre dans l'eau pour laisser passer les obus et les shrapnels. Beaucoup d'entre nous y sont restés. Un homme de Beauvechain a été blessé. C'est le mari de la fille Huart, de la Misère.

24 août 1914

Je marche avec la colonne, toute la nuit sans nous arrêter. Sur notre retraite, on entendait tirailler et on ne savait pas où on allait. On marchait vraiment comme des bêtes. Presque arrivés à Bioul, il avait eu un combat entre des Français et des Allemands. Il restait toutes sortes de choses abandonnées sur le bord des routes : canons, voitures, automobiles, vélos La rivière qui passait là était rouge de sang.

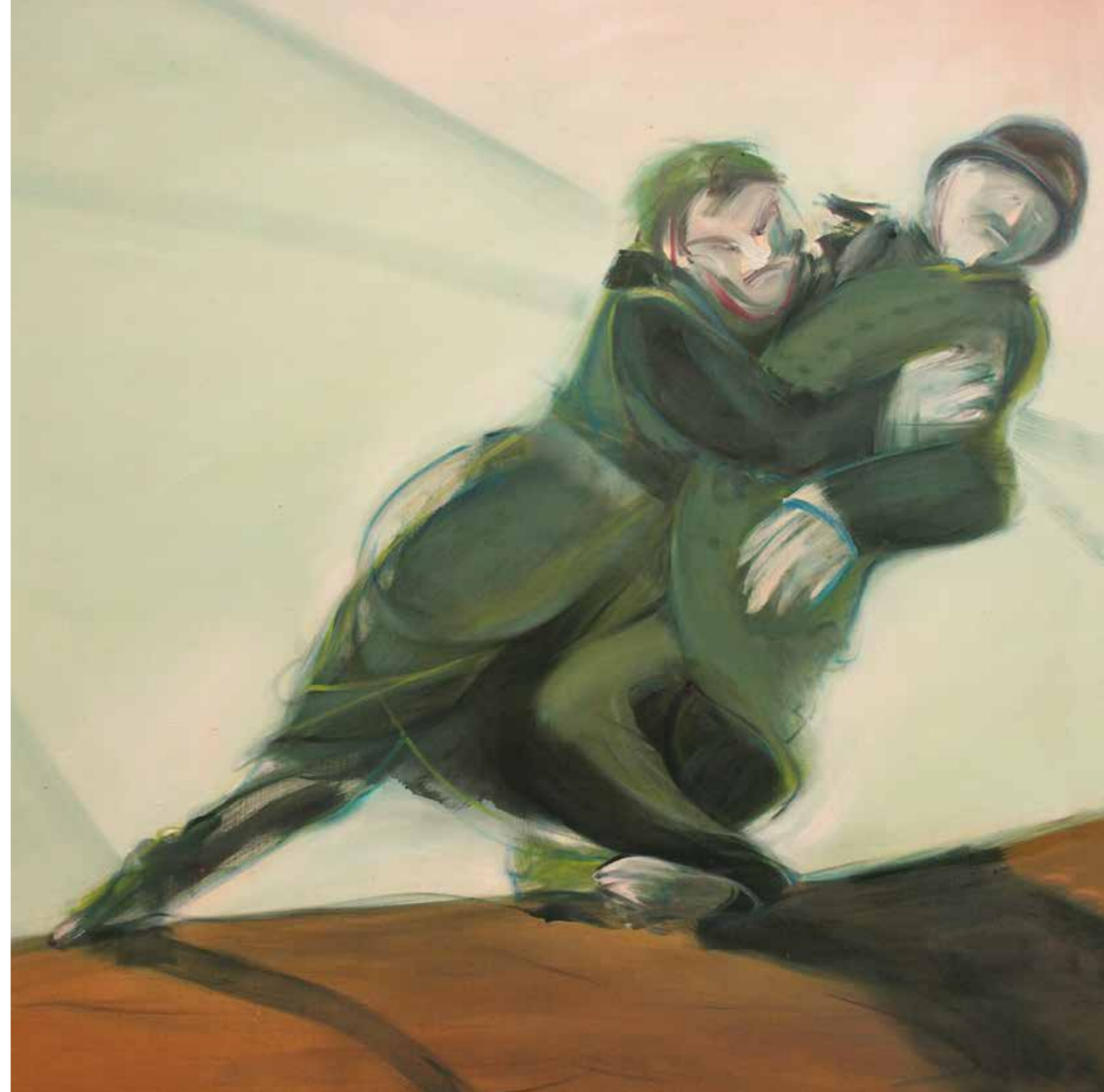
Nous poursuivions notre route et dépassions Bioul de 200 mètres lorsqu'il y a eu des tirs sur la colonne. Nous nous sommes arrêtés et couchés dans un fossé le long d'un champ d'avoine. Nous y sommes restés un bon moment. Quand les tirs ont cessé la colonne a traversé le champ d'avoine et rejoint la route Bioul-Ermeton, bordée par des canons, des fusils cassés, des hommes et des chevaux tués. C'est à ce moment-là que j'ai rejoint Lucien Goffin, Maurice Bosman et Fernand Frix qui me disaient de rester avec eux pour mourir ensemble, que c'était notre dernier moment ! Je leur ai répondu que tant qu'il y avait vie, il y avait espoir et j'ai continué ma marche jusqu'à une fosse aux pierres où j'ai fait le tirailleur. Je ne voyais pas d'ennemis mais je voyais tomber beaucoup de mes camarades. Je me suis alors sauvé, en sautant des rails, trois haies de jardin et deux clôtures de fils de fer pour rejoindre le milieu de la colonne qui se faisait toujours bombarder. J'ai ramassé

trois ceinturons et un chapeau. Je me suis lié sur un arbre, sans craindre de tomber pendant mon sommeil. Mais la colonne se rendit et nous sommes partis reformer les régiments sur une grande plaine. Nous sommes prisonniers et nous sommes prévenus que tout qui désobéirait ou voudrait s'enfuir sera fusillé.

Nous partons pour Dinant où nous sommes arrivés vers 11 heures [du soir] sans avoir mangé de la journée. Nous trouvons Dinant presque entièrement arrasée. Ce qui restait encore debout était en flamme, à l'exception de quelques maisons occupées par les Allemands. Nous avons passé la nuit couchés le long des rails, près du passage à niveau de Bouvignes. Il y a eu des tirs sur la colonne, 3 de nos soldats ont été tués.

25 août 1914

Vers 6 heures du matin nous continuons notre marche et nous arrivons à Lisogne vers 8 heures. Là on nous met dans une grande prairie et un homme annonce que le commandant allemand est plein de générosité pour nous. Il va faire distribuer un pain pour 11 hommes ce qui fait 2 doigts de pain depuis le jour précédent au matin. Mais l'on nous dit qu'un peu plus loin se trouve un convoi de ravitaillement et que nous serons mieux. Ce convoi se trouvait à Leignon où nous arrivons vers 8 heures [du soir]. On nous y donne un pain pour 6 hommes. Nous couchons dans les écuries, dans la cour, dans tous les coins de la propriété du château





qui n'était pas encore achevé. Moi j'étais simplement couché sur de la paille.

26 août 1914

Nous partons vers 6 heures du matin. On distribue alors un quart de pain très dur mais qu'on mangeait quand même bien. Nous partons pour Marche et nous arrivons là vers 1 heure [de l'après-midi]. On nous met dans une grande prairie pour coucher sur l'herbe. Vers 5 heures [de l'après-midi] il a commencé à pleuvoir et ça a continué presque toute la nuit.

27 août 1914

Nous partons pour Melreux vers 7 heures du matin. Toujours sous la pluie. Nous arrivons à Melreux vers 10 heures. On nous met de nouveau dans une prairie à la pluie, près d'un marchand de volaille. Vers 1 heure [de l'après-midi] nous montons dans les wagons et à 3 heures [de l'après-midi] on nous embarque pour l'Allemagne. Vers 11 heures - minuit, nous avons tout de même de la soupe au chou qui a été préparée pour nous à la frontière. Nous avons donc eu un kilo de pain pour 2 jours et demi, et pour boisson, de l'eau que l'on avait aux ruisseaux et aux pompes que l'on rencontrait dans les villages.

Je dis donc que nous montons dans les wagons à 1 heure [de l'après-midi] et partons à 3 heures [de l'après-midi] le 27.

Nous arrivons à Soltau le 29 vers 6 - 7 heures [du soir]. Nous sommes donc restés 52 heures environ dans le train et nous avons reçu comme nourriture un bol de soupe le 27 à 11 heures [du soir], de la soupe le 28 vers 10 heures du matin, de la soupe le 28 à 11 heures du soir et un pain pour 4 hommes le 29 vers 10 heures du matin.

En arrivant à Soltau, on nous conduit dans une caserne qui était à peine achevée et je crois plutôt que c'était un manège pour l'instruction des bleus de la cavalerie car la cour formait un rectangle non pavé recouvert d'une épaisse couche de sable. C'est sur ce sable que nous avons couché et l'on nous a communiqué que l'on ne pouvait se lever que pour un besoin ou l'on tirait. Je vous ferais remarquer que nous étions gardés par des sentinelles placées 5 mètres l'une de l'autre.

30 août 1914

À 6 heures du matin on sonne le réveil, il était alors 5 heures en Belgique car il paraissait qu'ils sont une heure en avant sur la Belgique. On commence alors à défiler pour avoir du café et du pain. Pour vous donner une idée de la distribution du manger, les derniers étaient à peine passés pour le pain que les premiers étaient déjà dans les rangs pour la soupe de la journée. Nous recevons la visite du général qui dit que ça lui faisait trop de mal de nous voir coucher sur le sable, nous recevons alors pour la nuit suivante une botte de paille pour 3 hommes.







31 août 1914

C'est toujours la même chose pour le manger. Après la soupe on nous dirige sur une grande plaine couverte de bruyères et de quelques sapins. J'y trouve alors une pompe nouvellement construite sur un puits. On nous donne une botte de paille pour nous coucher.

1 septembre 1914

Toujours la même chose pour le manger.

2 septembre 1914

Nous partons tirer du sable pour un entrepreneur. Ça allait mieux car on partait directement après le café pour le travail jusqu'à midi. Je vous ferais remarquer que l'on avait faim. On recevait le matin une goutte de café, à midi un bol de soupe, deux petites louches, et environ 300 grammes de pain. Au soir de nouveau du café ou de la tisane, ou bien du cacao ou de la pape épaisse comme de l'eau. On était tellement faible que quand on restait trop longtemps debout, on avait la tête qui tournait et on aurait dit qu'on allait s'évanouir. Nous avons aussi été chercher des bois et des planches pour la construction des baraquements. Nous devons construire un camp.

3 septembre 1914

Nous avons construit une petite hutte pour dormir à 5 hommes : moi, Lucien Goffin, Maurice Bosman, Alfred Vancaster et Fernand Frix.

5 septembre 1914

On nous fit arracher cette hutte afin de nous mettre en ligne avec les autres. Nous en reconstruisons une autre pour loger à 7 hommes : moi, Joseph Goës, Alfred Vancaster, Fernand Frix, Lucien Goffin, Maurice Bosman et Arthur Meurisse de Tourinnes-la-Grosse.

8 septembre 1914

Nous allons chercher des planches et des bois à la gare. On y allait par groupe sous la surveillance des sentinelles.

9 septembre 1914

Encore et toujours chercher des planches et des bois à la gare.

10 septembre 1914

Le même travail. Le 11 septembre également.

12 septembre 1914

Je me suis caché avec Joseph Goës pour tirer notre carotte.

13 septembre 1914

Encore chercher des bois et des planches, toujours sous la surveillance des sentinelles, baïonnette au canon.

14 septembre 1914

Le même travail.

15 septembre 1914

Je vais encore à la gare, toujours par groupe, chercher

des planches et des bois, tout cela pour faire des baraquements.

Ce jour, une cantine est installée au camp. Celui qui a de l'argent compte donc être rassasié mais nous en avons encore pour 2-3 jours [d'attente] car tout le monde a tellement faim qu'il y a une foule aux alentours de la cantine. Je suis resté plusieurs jours mais je n'y serais pas arrivé en [devant] payer un pain de 2 kilos 1,60 frs en argent belge et le quart de margarine 0,25 centimes. Il y avait un agent de change qui venait tous les jours. Sur 10 frs en argent belge et en billet de banque on perdait 2,50 frs en or 0,50 centime.

17 septembre 1914

Nous construisons une grande hutte pour loger environ 150 hommes. L'artillerie, les chasseurs, le 10^e de ligne étaient encore dans des tentes.

18 septembre 1914

Nous étions conduits à la gare par des sentinelles, une d'elles avait un chien comme pour garder un troupeau de moutons. Quelques camarades, moi, Joseph Goës, Alfred Vancaster et Fernand Frix, allons au rapport tous les jours pour tirer notre carotte.

19 septembre 1914

Vers 11 heures du matin il est arrivé une tempête de vent et de pluie qui a duré jusqu'au 20 dans la matinée.

Les bâches des tentes de l'artillerie des chasseurs et du 10^e de ligne ont été toutes arrachées mettant donc ces régiments sans abri. Nous autres, notre hutte a résisté, seulement il pleuvait à la porte.

20 et 21 septembre 1914

Reconstruction des tentes arrachées.

24 septembre 1914

À 9 heures du matin, messe chantée en plein air avec sermon. L'autel se trouvait sur le toit du baraquement du lieu où on distribuait le pain. Donc jusqu'au 1^{er} octobre nous allions au rapport pour tirer notre carotte, moi, Joseph Goës, Fernand Frix et Alfred Vancaster.

1 octobre 1914

Nous allons à l'épluchement.

8 octobre 1914

Messe chantée dans une tente, notre travail est toujours d'éplucher.

12 octobre 1914

Nous avons écrit chacun une lettre.

18 octobre 1914

Messe chantée avec sermon dans une tente.

On nous communique alors que nous aurons messe tous les dimanches.





Lest We Forget

24 octobre 1914

Une sentinelle tire sur un prisonnier qui faisait cuire des pommes de terre et le blesse à la jambe.

26 octobre 1914

Nous sommes entrés dans les baraquements où nous devons sans doute achever notre exil, car à mon opinion ces baraques resteront. Il y en a déjà pour loger 6 à 7000 [personnes]. 5 ou 6 cuisines sont installées. Il y a 8 douches et dans chaque [baraque] la lumière est [donnée par] l'électricité. On commence à installer des chaufferies à vapeur.

30 octobre 1914

Un soldat du 8^e de ligne vole un morceau de pain à la cantine. Une sentinelle tire, ne l'atteint pas mais tue un artilleur et blesse deux autres personnes. Ce soldat du 8^e de ligne est mis au cachot. Jusqu'à maintenant la punition était d'être lié à un poteau.

31 octobre 1914

J'ai été à la messe.

1 novembre 1914

J'ai été à la messe et au salut des morts pour le repos des âmes de mes amis tués à mes côtés.

2 novembre 1914

Notre travail est toujours l'épluchement. Dès maintenant

le change est changé, on ne perd presque plus rien. On paye le pain 1,40 frs en argent belge et le quart de margarine 0,65 centimes. Mais de cela nous n'en avons jamais mangé parce que c'était trop cher et on ne possédait presque plus d'argent. On ne sait pas encore quand est-ce qu'on retournera et on est très content de manger du pain sec.

9 novembre 1914

Ne recevant pas de réponse, j'écris de nouveau 3 cartes à la maison en demandant des nouvelles de mon père et de toute la famille. Depuis le 9 novembre toujours l'épluchement jusqu'au 28 novembre.

28 novembre 1914

Nous reprenons le travail. Je tire ma carotte avec Joseph Goës pour ne pas y aller.

29 novembre 1914

L'adjudant communique que le travail diminue et par conséquent il y aura tous les jours 25 hommes par groupe pour le travail.

30 novembre 1914

Repos.

1 décembre 1914

Repos.

2 décembre 1914

Repos.

3 décembre 1914

Repos.

4 décembre 1914

Je suis dans le groupe pour le travail. Du matin nous partons attelés dans des chariots pour aller faire des sacs à paille. De l'après-midi je vais chercher des couvertures puis je pars aux fossés pour installer des tuyaux de chaufferie pour les dernières baraques construites.

5 décembre 1914

Repos.

6 décembre 1914

Repos.

7 décembre 1914

Repos. On communique que l'on va passer dans les chambres et que tout le monde doit être présent. Cela pour retrouver 2 hommes qui avaient donné une tripotée à un sergent major. N'ayant rien retrouvé nous devons défiler tous auprès du sergent major et du commandant allemand. On nous communique de nouveau un appel général mais ça n'a pas lieu. Comme je ne reçois pas encore de nouvelle à mes correspondances que j'avais envoyées, j'écris 2 cartes à Hector Vancaster de Bruxelles sur le nom de Alfred Vancaster qui est avec moi, pour tâcher de faire parvenir de mes nouvelles. De là j'écris à une appelée Barbier de Bruxelles étant de parentaise

avec les Goffin de La Bruyère. Je cherche donc tous les moyens pour faire parvenir de mes nouvelles.

8 décembre 1914

Repos.

9 décembre 1914

Repos. On nous communique un appel général qui n'a pas lieu.

10 décembre 1914

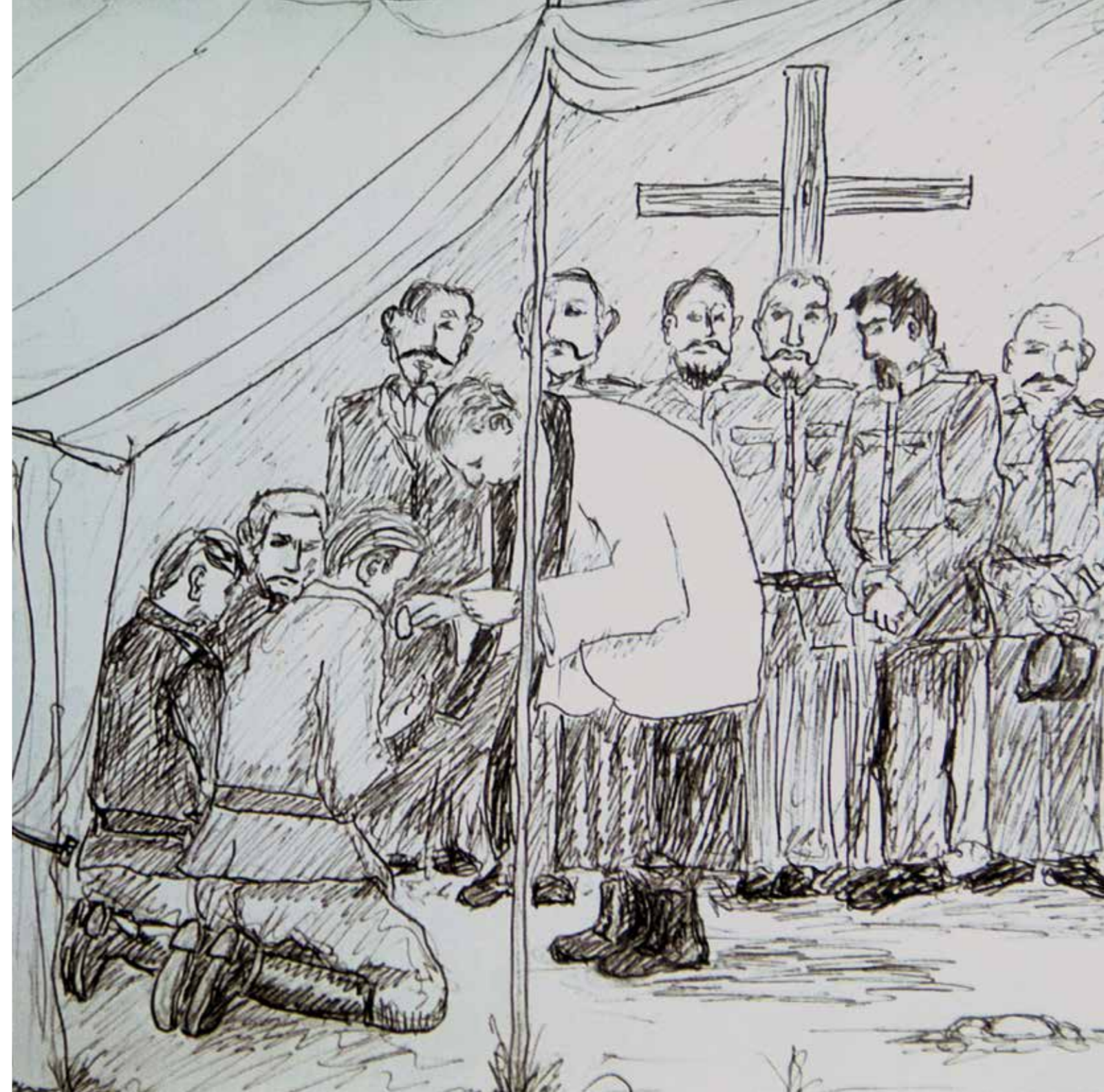
Repos. Nous nous promenons dans le camp avec quelques amis : Goës, Vancaster et Frix.

11 décembre 1914

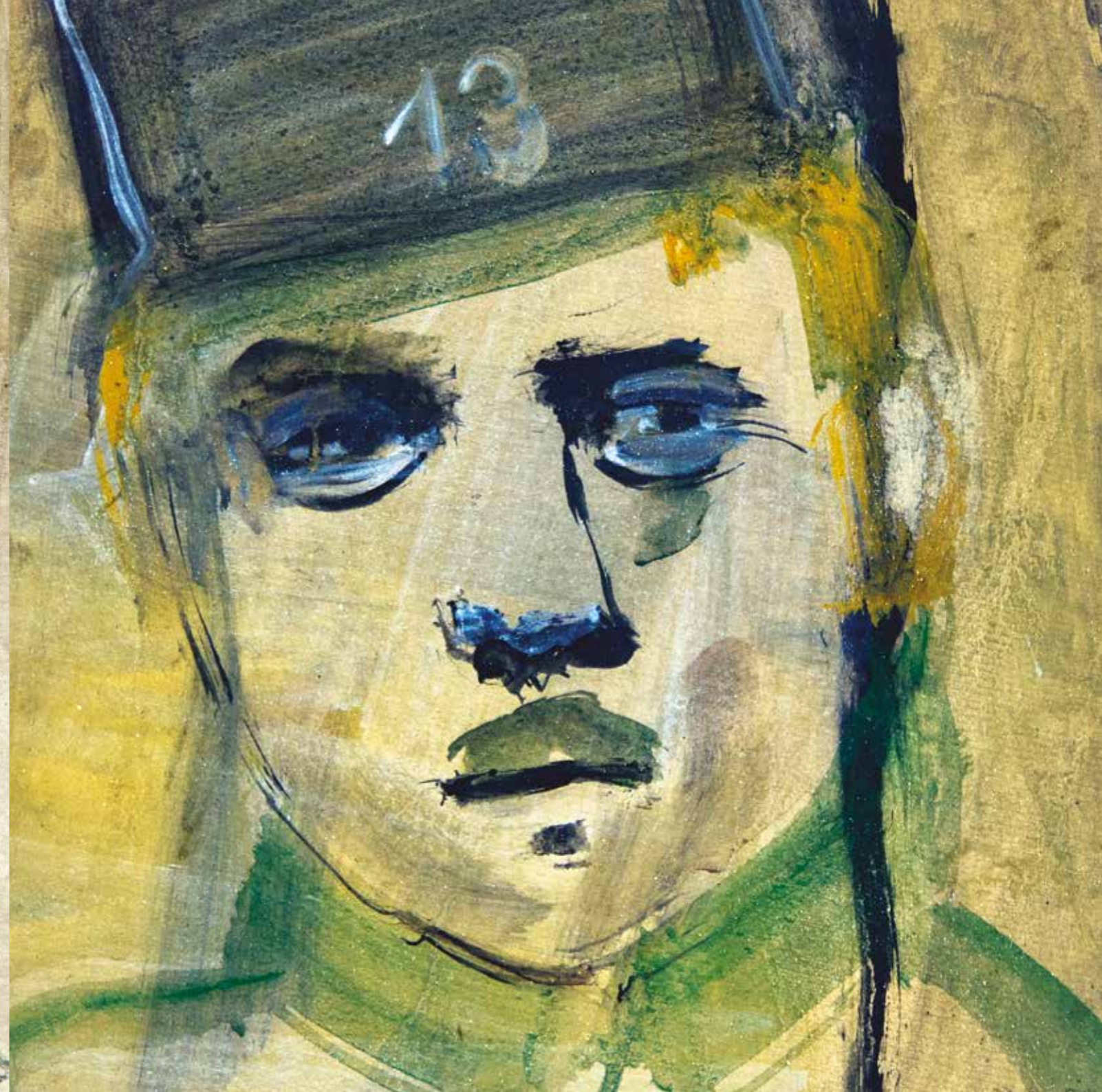
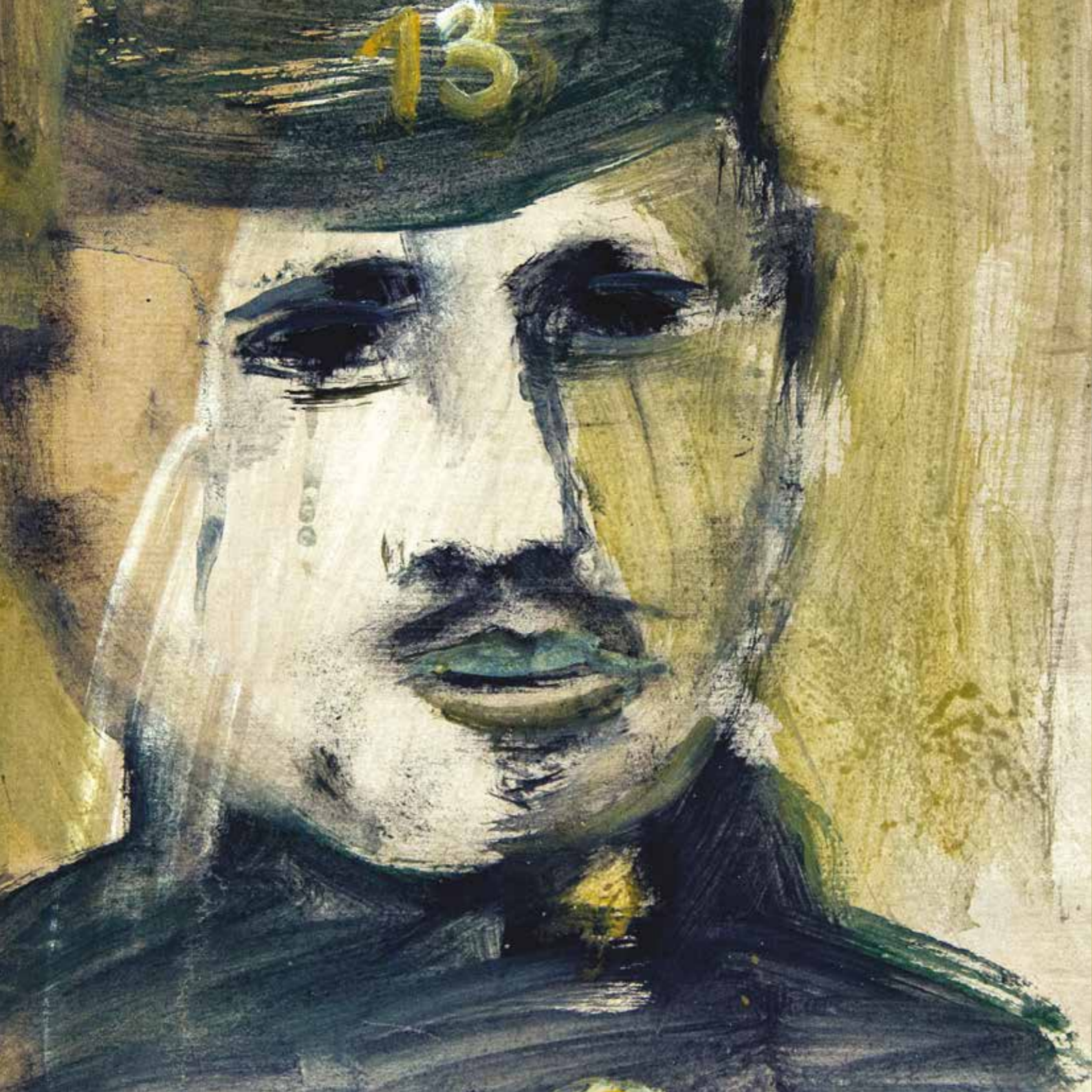
Repos. Nous nous promenons toujours dans le camp, les mêmes ensemble.

12 décembre 1914

Je suis désigné pour le travail. De la matinée je pars pour les tranchées qui sont, je crois, pour les conduits des égouts de l'hôpital. Après-midi je pars à la gare. Nous sommes un groupe d'environ 100 hommes et nous allons chercher une pierre pour la rapporter au camp pour construire des routes. Moi je rapportais une pierre de la grosseur de ma tête, une sentinelle m'aperçoit, me la fait déposer et me charge d'une autre que j'ai dû changer plusieurs fois d'épaule. Nous y allons 3 fois par une pluie épouvantable et nous rentrons tout mouillés dans les baraques.







13 décembre 1914

Repos.

14 décembre 1914

Repos. Ayant reçu de gros sabots, je me confectionne une paire de chaussons avec une couverture et le reste me sert d'écharpe. Le soir le facteur m'apporte une lettre venant de Binard de Bruxelles sur le nom de ma sœur Marie. Je m'ennuie beaucoup à cause que ce n'est pas l'écriture de ma sœur et je réponds une carte à la date du 15 [décembre] et une autre à la date du 18 [décembre] à M. Binard pour les faire parvenir chez moi.

15 décembre 1914

Repos. Je quitte les baraquements que pour manger, il pleut.

16 décembre 1914

Repos. Idem, toujours la pluie. J'attends toujours des nouvelles et le temps me semble long.

17 décembre 1914

Je suis commandé pour le travail mais nous ne partons pas à cause de la pluie.

18 décembre 1914

Repos. De la matinée, je lave une chemise et un caleçon ainsi que des chaussettes en espérant que c'est la dernière fois.

19 décembre 1914

Repos de la matinée. Après-midi, corvée de pain.

20 décembre 1914

Repos. J'ai reçu 2 cartes de ma sœur Marie. J'ai répondu de suite.

21 décembre 1914

Repos.

22 décembre 1914

De la matinée je pars aux tranchées faire des fosses pour nos camarades qui dépérissent petit à petit. Après-midi j'ai déchargé des wagons de pierres à 8 hommes.

23 décembre 1914

Repos. De l'après-midi j'ai également déchargé un wagon de pierres à 8 hommes. À partir de ce jour une corvée de 6 hommes vont chercher le manger. On nous sert donc au pied de notre sac à paille. Exempt cette fois-ci d'aller attendre 2 heures dans les rangs.

24 décembre 1914

Je lave une chemise. J'ai reçu 2 cartes, une de ma sœur et l'autre sur le nom de madame Gustave Trotoir.

25 décembre 1914

J'assiste à la messe de 10 heures.

26 décembre 1914

Je reste presque toute la journée à la cantine pour avoir du pain. Impossible, je dois m'en passer. Figurez-vous qu'il est arrivé 400 pains pour plus de 2000 hommes. On était tellement bousculé que je n'ai pas su arriver au guichet. Il y en avait qui ont grimpé jusque sur le toit de la cantine. 2 sentinelles, baïonnette au canon, ne pouvaient les arrêter, un homme a eu la jambe cassée.

27 décembre 1914

Avant le réveil, j'étais au guichet pour attendre le pain qui doit arriver à 9 heures. Je vous ferais remarquer que je n'étais pas encore le premier et c'est toujours la même bousculade. Le soir j'ai reçu une lettre de ma sœur par M. Wolters de Jodoigne.

28 décembre 1914

Repos. Je m'embête beaucoup dans la chambre. On ne sait pas sortir à cause de la pluie.

29 décembre 1914

Repos. J'attends toujours des nouvelles. Je suis à la cantine depuis le matin avant le réveil pour avoir du pain. C'est toujours la même bousculade. Les sentinelles ne pouvant maintenir l'ordre, le commandant fait fermer la cantine et on discute d'aller chercher le pain par baraque à la cantine. On commence par le 1er bloc et il y a 42 blocs. Ça ira mieux pour aller chercher le pain mais l'avenir nous apprendra si on a encore faim.

1 janvier 1915

Triste journée. Je ne reste pas une minute sans penser à mes braves parents, à mes chers frères et sœurs, enfin à toute la famille, me désolant de me voir encore ici. Les larmes se précipitaient des yeux.

2 janvier 1915

J'attends encore toujours de vos nouvelles et le temps me semble bien long. On nous annonce que les prisonniers russes se sont révoltés à Münster ; 18 sentinelles ont été tuées quant aux Russes, on ne [nous] dit pas le nombre.

3 janvier 1915

Repos. Ça ne va pas mieux pour les pains. On reste maintenant 10 jours sans pouvoir en avoir à la cantine.

4 janvier 1915

Repos. Le temps me semble long vu que je n'ai pas encore reçu de vos nouvelles. J'écris encore 2 cartes. Vers 2 heures [de l'après-midi], la neige commence à tomber.

5 janvier 1915

Travail. Décharger des briquettes. De l'après-midi j'ai été chercher 2 wagonnets de pierres à la gare.

7 janvier 1915

Repos. On fait un appel général devant le bureau du





commandant pour qui avait manqué au travail le jour avant.

8 janvier 1915

Repos. Ça va mieux pour le pain mais pour 1,25 frs ils sont beaucoup plus petits. Malgré que c'est encore le même poids, ils contiennent beaucoup de fécule de pommes de terre.

9 janvier 1915

Repos. On fait la messe à la place du dimanche.

10 janvier 1915

Repos. Le 11 janvier aussi.

12 janvier 1915

Je pars au travail par une pluie épouvantable.

13 janvier 1915

Repos. Le temps me semble long que je n'ai pas encore reçu de vos nouvelles mais le soir il me vient une carte de ma sœur Marie m'annonçant qu'un paquet et de l'argent sont en route.

14 janvier 1915

Repos. Je suis seulement corvée de pains.

15 janvier 1915

Repos à cause du temps. Jusqu'à maintenant nous avons très souvent de la pluie et nous avons eu 3 ou 4 jours de gelée et de neige.

16 janvier 1915

Repos.

17 janvier 1915

Repos.

18 janvier 1915

Nous partons au travail à la gare jusqu'à midi. Nous portons des briques. L'après-midi, nous avons orté des pains jusqu'à 7 heures et demie [du soir].

19 janvier 1915

Repos. Voilà 2 nuits qu'il gèle fort et qu'il tombe de la neige ; du 17 au 19 sans arrêter.

20 janvier 1915

Travail. De la matinée, nous portons de pierres pour les routes et l'après-midi nous conduisons les wagonnets. Le soir j'ai reçu une carte de ma sœur Marie.

21 janvier 1915

Repos.

22 janvier 1915

Repos. Messe à la place du dimanche.

23 janvier 1915

Repos. C'est le cinquantième [sic.] jour que je suis prisonnier.



24 janvier 1915

Travail. Le matin aux pierres et l'après-midi aux planches.

25 janvier 1915

Travail. Porter des bois et des planches pour le nouveau baraquement.

26 janvier 1915

Repos. Le 27 janvier aussi. Le 28 et le 29 de même. Le froid se fait fortement sentir.

30 janvier 1915

Repos. J'ai reçu une carte et une lettre de ma sœur Marie. La lettre vient par l'intermédiaire de la rue des Urbanistes de Liège.

31 janvier 1915

Repos. Le froid est très grand.

1 février 1915

Travail aux tranchées gelées.

2 février 1915

Jour de travail. Je n'y ai pas été. J'ai appris le terrible malheur de la maison avec mon cher père regretté. J'ai pleuré plusieurs jours et plusieurs nuits en me demandant ce que ma chère famille est devenue.

4 février 1915

Repos

5 février 1915

Repos

6 février 1915

Repos

7 février 1915

Repos

8 février 1915

Travail. Porter des planches couvertes de neige gelée.

9 février 1915

Travail aux tranchées.

11 février 1915

Repos. On communique que le change n'existera plus et qu'on ne vendra plus de cartes. Le soir je reçois une carte de Léona Schoonen me disant qu'ils sont toujours sans nouvelle de mon cher camarade Fernand.

12 février 1915

On communique que celui qui aura encore de l'argent belge lui sera confisqué.

13 février 1915

Repos.

14 février 1915

Repos, ainsi que le 15 février.





16 février 1915

Travail aux tranchées.

17 février 1915

Travail aux pierres.

18 février 1915

Visite du docteur.

19 février 1915

Repos.

20 février 1915

Repos. Le temps me semble long
que je ne reçois pas de nouvelles.

21 février 1915

Repos. On fait le recensement des flamands et wallons.
Je reçois une carte de M. François Binard de Bruxelles.

22 février 1915

Travail. Bêcher les bruyères.

23 février 1915

Repos.

24 février 1915

Travail. Le matin aux cylindrages.
L'après-midi aux pavés.

25 février 1915

Repos.

26 février 1915

Je reçois mon paquet.

27 février 1915

Repos. Inspection générale. Je reçois une carte
de ma sœur Marie.

Discours prononcé par l'adjudant Brichard sur la tombe
d'un artilleur malinois tué accidentellement à Soltau :
« Triste captivité. Que de jours malheureux tu nous fais
passer, que d'évènements brusques tu nous fais vivre.

Nos pleurs s'étaient à peine taris avant-hier, la maladie
emportant d'infortunés camarades. Hier un citoyen
privé de l'affection des siens, et aujourd'hui le sang qui
a coulé dans des circonstances inattendues qui a meurtri
nos cœurs.

Le deuil que nous portons n'était pas assez sombre
et la captivité n'était pas assez lourd tribut payé en ces
temps malheureux. Non ! Il fallait que le sacrifice soit
plus grand. La mort implacable nous enlève encore un
nouveau camarade de tous regretté peut-être car c'était
presque un martyr.

Cher regretté Dercamen, après avoir dignement
combattu, après avoir essuyé courageusement le feu de
l'ennemi, après avoir bravé et méprisé la mort sur nos





glorieux champs de bataille, nous te voyons tomber ici sous la balle d'une sentinelle pour nous irréfléchie.

Quelle fatalité! Tu subissais soigneusement les souffrances de ce cruel exil et la grande faucheuse t'a frappé dans une incarnation de brutalité et de vigueur.

Decramen tu étais le modèle des camarades, tous t'aiment car tu leur donnais l'exemple des vertus militaires et c'est toi que le destin vient de choisir pour expier la faute d'un égaré.

Oh! Combien est grande notre affection. Appelé pour défendre notre sol envahi tu quittais femme et enfants que tu espérais revoir bientôt. Tu leur avais sans doute annoncé ton retour prochain. Ils attendaient avec impatience la fin de cette guerre maudite. Hélas, ils ne te reverront plus.

Bravoure, courage, sentiments élevés de patriotisme poussés jusqu'au sacrifice de sa vie, rien n'y a fait. Le sort a refusé au brave auquel un triste devoir m'impose de dire Adieu, la mort glorieuse pour laquelle il était prêt. Il lui a réservé une fin tragique imméritée dont nous conservons le triste souvenir.

Dercamen, penché sur ton cercueil inondé de larmes de soldats exilés de leur patrie bien aimée et en te disant Adieu pour toujours, nous te supplions de nous accorder le haut pardon de ta mort à jamais regrettée».

28 février 1915

Repos.

1 mars 1915

Un temps épouvantable. Il neige. Je travaille un peu de la couture. Le soir, je reçois une carte de ma sœur Marie.

2 mars 1915

Repos.

3 mars 1915

Travail. J'ai été chercher un chariot de linge à Soltau. De l'après-midi je me chauffe, il fait une journée d'été.

4 mars 1915

Repos.

5 mars 1915

Repos.

6 mars 1915

Repos.

7 mars 1915

Repos. Voilà 2 jours et 2 nuits qu'il tombe de la pluie épouvantable.

8 mars 1915

Travail. Le matin je vais aux wagonnets. L'après-midi j'ai touché mon premier mandat.

10 mars 1915

Travail. J'ai été chercher une cuvette de graisse à la gare avec Joseph Goës. Il neige très fort, il n'est pas permis de chasser un chien à la porte.

11 mars 1915

Repos. Je reçois 2 lettres, une de mon frère Georges et une de Jules Taillet qui me rendent heureux d'apprendre que tout marche bien chez moi.

12 mars 1915

Repos. Je reçois une lettre de ma sœur Marie et une carte d'Augusta Toussaint qui m'apprends que mon camarade Fernand est encore en vie.

13 mars 1915

Repos.

14 mars 1915

Repos.

15 mars 1915

Travail. Le matin, chercher des bois et des planches à la gare. L'après-midi aux wagonnets. Aujourd'hui le pain est diminué, nous avons un pain pour 10 hommes. Maintenant nous avons environ 200 grammes de pain par jour. Je reçois une lettre de ma sœur Marie.

16 mars 1915

Travail. Le matin, chercher des effets militaires belges et l'après-midi aux tranchées.

17 mars 1915

Travail. Le matin, nous portons des tôles au camp 2. De l'après-midi, je tire ma carotte. Le soir je reçois 2 cartes, une de ma sœur Marie et une de Germaine Frix.

18 mars 1915

Repos. Le soir je reçois 2 cartes de ma sœur Marie.

19 mars 1915

Repos. Il neige toute la journée.

20 mars 1915

Repos.

21 mars 1915

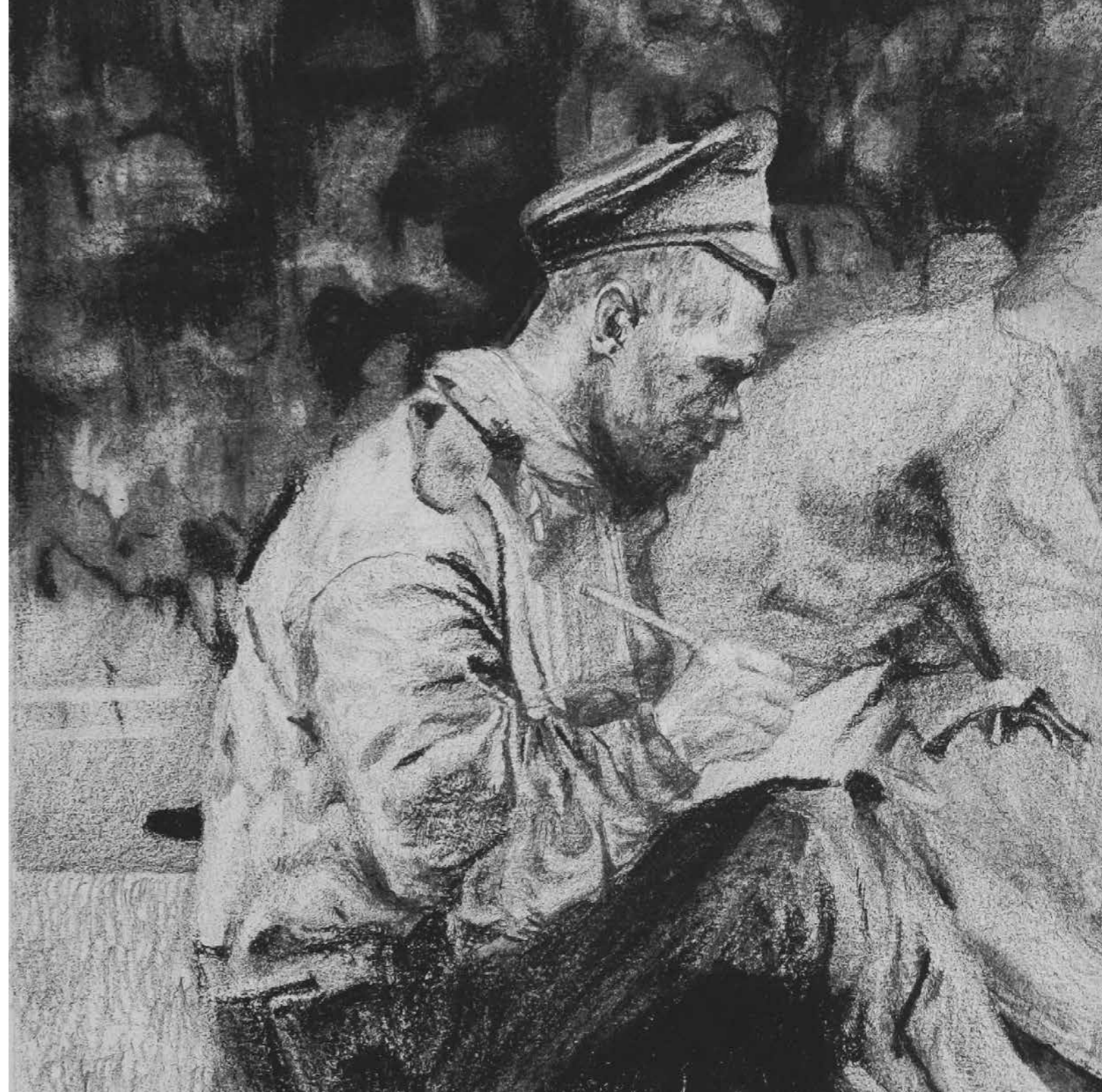
Repos du matin à cause du manque de sentinelles. De l'après-midi, travail aux tranchées. J'ai touché mon deuxième mandat.

22 mars 1915

Travail. Je n'y vais pas, je tire ma carotte en disant que je suis malade. Journée d'été. Le temps me semble long de me trouver encore ici vu qu'il fait bon travailler à la campagne. Et je touche mon troisième mandat ainsi qu'une boîte de cigares.

23 mars 1915

Travail. Le matin, j'ai été trois fois chercher des briques et les porter derrière les baraquements. De l'après-midi je me sauve dans le camp 2 auprès de mon beau-frère qui me donne un petit coffre pour renfermer mes effets.





24 mars 1915

À 9 heures du matin, appel général pour se faire une piqure au côté droit. De l'après-midi, travail aux tranchées. C'est une journée d'été. À 7 heures et demie [du soir], une nuée de tonnerre se prépare. Il a commencé à tonner, allumer et pleuvoir comme quand on bombardait Namur. Ce soir j'ai reçu une carte de mon frère Georges.

25 mars 1915

Repos. De l'après-midi à 3 heures, appel général pour se faire une piqure au sein gauche. Il pleut toute la journée. Ce soir j'ai reçu une lettre de ma sœur Marie par le sergent Heyne.

26 mars 1915

Travail, mais moi j'ai été à la visite du docteur qui m'a dit si cela ne va pas mieux, il faut revenir demain. De l'après-midi, de la neige tombe en abondance et il gèle très fort.

27 mars 1915

Je monte de garde bac-à-pisse et je suis exempt de travail. De l'après-midi, appel général pour se faire une piqure au sein droit. Le soir, je reçois une lettre de mon oncle Joseph de Neervelp.

28 mars 1915

Repos. Appel général devant le bureau du commandant. Le soir, la neige tombe en abondance et la nuit il gèle très fort.

29 mars 1915

Travail. Porter des briques et des tuyaux. De l'après-midi, porter des bois et des planches. J'ai touché mon quatrième mandat.

30 mars 1915

Travail. Porter des vestes et des tuniques belges au magasin. De l'après-midi, tirer les wagonnets de merde.

31 mars 1915

Travail. Porter des rails et des planches. Le soir, je reçois une fiche pour toucher mon mandat.

1 avril 1915

Repos. Je fais des souvenirs pour mes frères et sœurs. Je reçois une lettre de ma sœur Marie et une carte de Léona Schowen.

2 avril 1915

Repos. À 9 heures, appel pour se faire une piqure au sein gauche.

3 avril 1915

Repos. Je continue toujours à faire mes souvenirs.

4 avril 1915

Il n'y a pas d'appel et on communique que les dimanches et les jours fériés la soupe est à 11 heures et à 3 heures $\frac{3}{4}$ [de l'après-midi] au lieu de 12 et 5 heures [de l'après-midi].

5 avril 1915

Repos. Je commence un crucifix en aluminium comme souvenir de mon exil à Soltau.

6 avril 1915

Travail. Toujours porter des planches et des briques.

7 avril 1915

Travail. Je porte du linge au lavage avec Joseph Goës. De l'après-midi, enterrement d'un soldat du 13^e de ligne. Vers 3 heures [de l'après-midi], un soldat de l'artillerie vole une veste entre la cantine et la cuisine. Un sous-officier allemand le poursuit et lui jette 9 à 10 coups de matraque en pleine figure. Le soldat se sauve et une sentinelle fait feu, le tue et blesse un sous-officier dans une baraque 100 mètres plus loin.

8 avril 1915

Travail. Je bêche toute la journée et je m'ennuie beaucoup car il y a 8 jours que je suis sans nouvelle.

9 avril 1915

Travail aux tranchées.

10 avril 1915

Travail. Je lave une chemise, un caleçon et un essuie-main puis je porte des briques. Je me fais couper les cheveux, raser la barbe et la moustache à cause que tout tombe.

11 avril 1915

Dimanche. Appel général. De l'après-midi, réunion des amis de La Bruyère dans ma baraque.

12 avril 1915

Travail. Tirer des chariots de sacs avec habits. Je touche mon cinquième mandat.

13 avril 1915

Travail. Bêcher le matin. De l'après-midi je touche le mandat de mon oncle Joseph et mon paquet du 9 mars.

14 avril 1915

Travail aux tranchées. De l'après-midi, chercher des paquets à Soltau.

15 avril 1915

Travail. Porter des petits bancs de la gare dans les deux camps. De l'après-midi je lave une chemise, un caleçon et un essuie-main. Je me fais une casquette car je suis à tête nue. Je m'ennuie beaucoup je suis sans nouvelle depuis le 1^{er}.

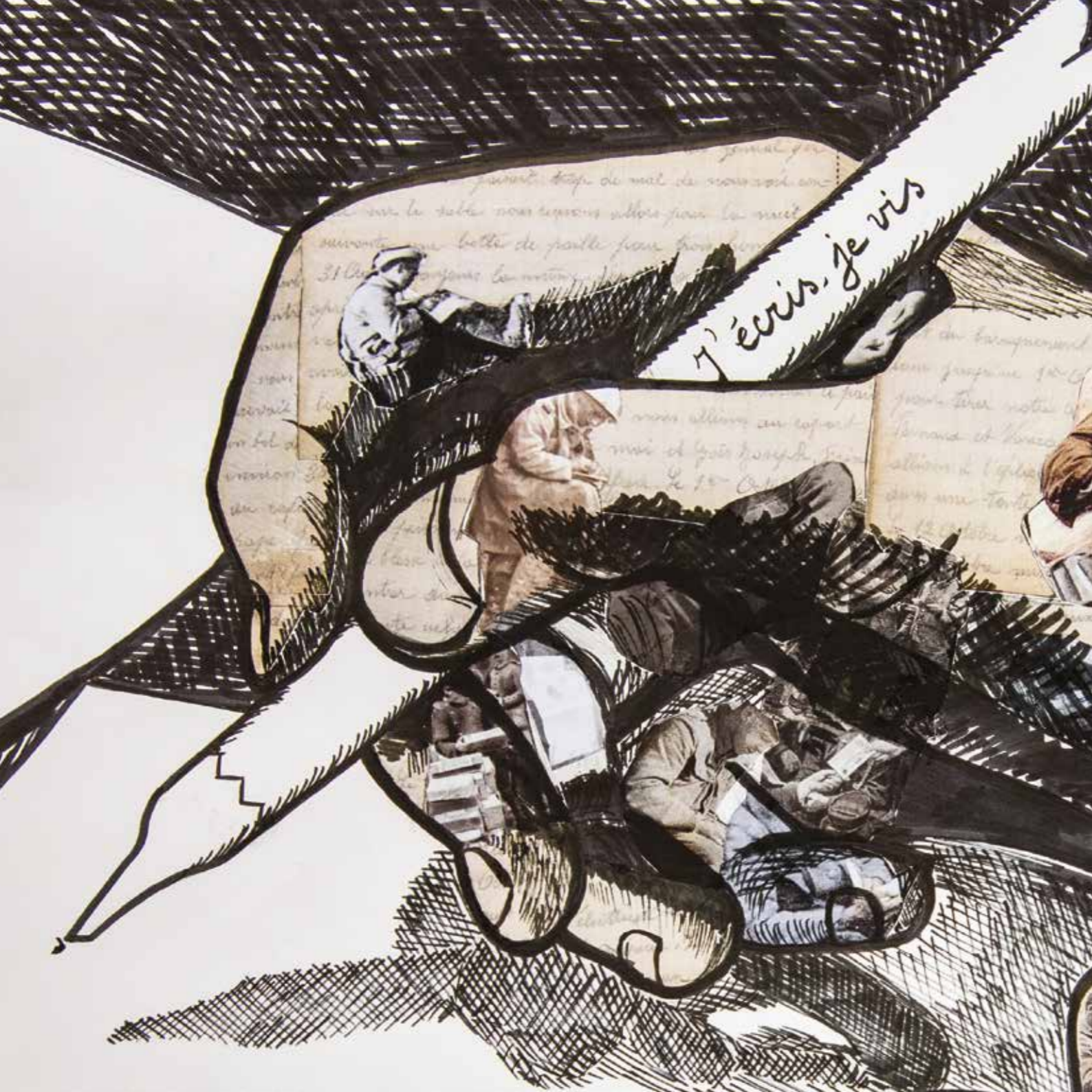
16 avril 1915

Travail. Porter des briques et entre temps je fais une casquette pour mon amis Josep Goës.

17 avril 1915

Travail. Toujours porter des planches et je fais une casquette pour mon camarade Fernand Frix.





18 avril 1915

Le matin, appel général. Tout le monde défile sur la plaine. De l'après-midi, réunion à la baraque 25, tous les hommes du canton de Jodoigne y sont invités. Cette réunion consiste à informer les prisonniers qu'il y a une société de Secours chez Heyne [sic] à Jodoigne, puis nous nous réunissons tous les amis de La Bruyère dans notre baraque. L'après-midi je reçois une lettre de ma sœur Marie et une carte de ma sœur Julie.

19 avril 1915

Travail. Toute la journée, porter des bois et des planches. Le soir je reçois un colis postal de tabac et une lettre de ma sœur Marie.

20 avril 1915

Je reste toute la journée en tenue dans les rangs pour partir pour Lichtenhorts avec Joseph Goës et Fernand Frix.

21 avril 1915

Nous attendons toujours pour partir avec tous nos effets dans notre sac à paille.

22 avril 1915

Même chose. Le 23 avril 1915 et le 24 aussi. Je reçois un paquet du 8 avril et une lettre de mon frère Georges.

25 avril 1915

Dimanche. Appel général devant le bureau du commandant. De l'après-midi, rassemblement dans ma chambre des amis de La Bruyère.

26 avril 1915

Toute la journée en tenue dans les rangs. Je reçois une lettre de ma sœur Marie.

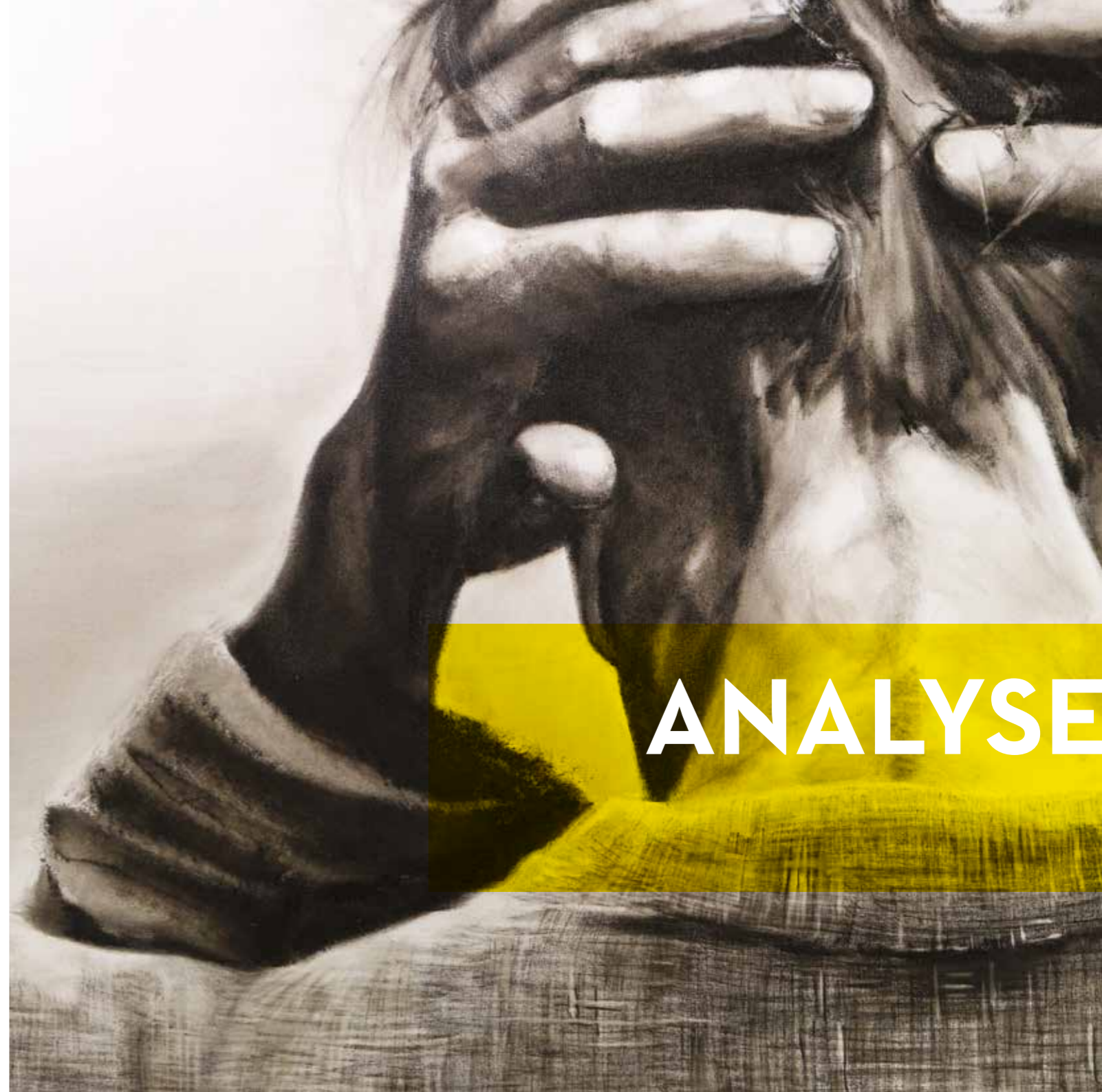
27 avril 1915

Réveil à 4 heures, en tenue dans les rangs à 5 heures jusqu'à 10 heures puis, nous prenons le train et nous en descendons à 11 heures et demie, puis nous marchons jusqu'à 4 heures [de l'après-midi] et nous arrivons à Oberhode tout mouillés. Nous restons dans les rangs jusque 7 heures [du soir] puis nous partons dans une chambre sous le toit pour coucher à 22 hommes.

Depuis le *12 juillet 1915* je suis à Hademstorf.



200 m
ta, no
e d'a
er la
wings
- nous
ont co
ms la p
elos de
ette q



ANALYSE

COURRIERS ET RÉCITS DE LA GRANDE GUERRE : UNE SOURCE INTARRISSABLE

*teinte journée, je ne reste plus une
minute sans penser à mes braves parents à mes
chers frères et sœurs enfin à toute la famille, me
désolant me voir encore ici*

MATHIEU BERTRAND
CHEF DE PROJET

Après avoir été longtemps négligée par les historiens malgré sa profusion, l'écriture de guerre – sous toutes ses formes – occupe désormais une place centrale dans le renouvellement de l'historiographie de la Grande Guerre. Ce regard est passé du statut de la simple illustration à celui de sujet constitutif de l'histoire.

La Première Guerre mondiale a mis en présence sur le front occidental pendant presque cinq ans, des millions d'hommes dont la plupart étaient alphabétisés. Cette guerre a durablement éloigné ces hommes de leurs proches. La forme prise par le conflit, notamment celle de la guerre de position, a libéré du temps aux combattants qui ont pu écrire énormément¹.

Les lettres permettaient de conserver un lien avec l'arrière du front mais elles illustraient aussi, dans les réponses de la famille notamment, l'incompréhension de ce qui s'y déroulait de la part des civils. Le soldat ou le prisonnier s'imposait alors une sorte d'auto-censure afin de ne pas alarmer ses proches. Cependant, le soldat éprouvait également la nécessité d'exprimer l'horreur vécue au quotidien. La réponse à ce dilemme a souvent été l'écriture d'un journal intime. À côté des lettres et des récits il y a eu le développement de toute une littérature de guerre (poésie, presse de tranchée et de camps, romans).

Dès les lendemains de la fin de la guerre, l'engouement pour cette prose s'est tari pendant une bonne dizaine d'années. Sans doute à cause de la nécessité commune d'aller de l'avant et de reconstruire une nouvelle société en paix. À cette désaffection temporaire du public s'ajoute la méfiance des historiens. Ils ont longtemps préféré le témoignage des personnalités en vue à celui des soldats et officiers de rang inférieur, le jugeant trop restrictif.

Un regain d'intérêt pour cette littérature a pu être observé à la fin des années 1920 et durant les années 1930, surtout dans sa forme romanesque. La rédaction de ces récits de guerre a d'ailleurs forgé très rapidement une image d'Épinal de l'identité combattante².

¹ BEAUPRÉ N., *De quoi la littérature de guerre est-elle la source? Témoignages et fictions de la Grande Guerre sous le regard de l'historien*, dans *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 112, octobre-décembre 2011, pp. 41-55.

² GRANDHOMME J.-N., *Les Carnets et souvenirs de combattants de la Grande Guerre. Autour de trois publications récentes*, dans HENRYOT F. *L'historien face au manuscrit*, Presses universitaires de Louvain, 2011, pp. 305-329.

La Seconde Guerre mondiale a oblitéré l'attrait pour les textes des combattants de 14-18 jusqu'à la fin des années 1970. Les historiens ont alors recommencé à s'intéresser aux lettres écrites par les soldats, que ce soit sur le front ou – à moindre mesure – dans les camps. Cette source colossale de documents (lettres, témoignages, carnets de route) conservée par les descendants se révèle être un véritable trésor qui donne la parole à toutes les classes sociales. L'entame des années 2000 a été marquée par le décès des derniers combattants de la Grande Guerre³. Face à cette disparition, la richesse de ces témoignages va permettre aux chercheurs les plus inventifs d'en retirer de nouveaux enseignements.

LIRE ET ÉCRIRE, C'EST SURVIVRE !

Le volume des lettres échangées durant la Première Guerre reste unique à ce jour. Ce sont pas moins de deux ou trois lettres par jour et par personne qui ont été rédigées. Le maintien du contact avec la famille est si primordial pour le moral des troupes que la franchise postale est instaurée dès le début du mois d'août 1914. Le soldat écrit pour exister au milieu du chaos. Écrire c'est aussi un moyen d'évacuer la peur. Le courrier permet au soldat de s'évader, de retrouver un instant le monde qu'il a quitté pour sauver sa Patrie⁴.

Un effort très important est consenti par toutes les autorités afin que le courrier puisse circuler partout sur le théâtre du conflit mais il subit un contrôle sévère. La censure a été mise en place par crainte d'une fuite d'information relative à la guerre. Les dirigeants se préoccupaient également de la dégradation du sentiment patriotique et de l'incurie du commandement, de plus en plus souvent exprimées dans les missives.

Envoyer et recevoir des lettres est également vital pour les prisonniers, éloignés de leurs familles et de leur pays. Le sentiment d'ennui est très présent chez eux. La réception des colis et courriers constitue sans aucun doute le moment le plus attendu de la vie en captivité. La lettre permet d'avoir des nouvelles des proches et le colis d'améliorer un quotidien frugal⁵.

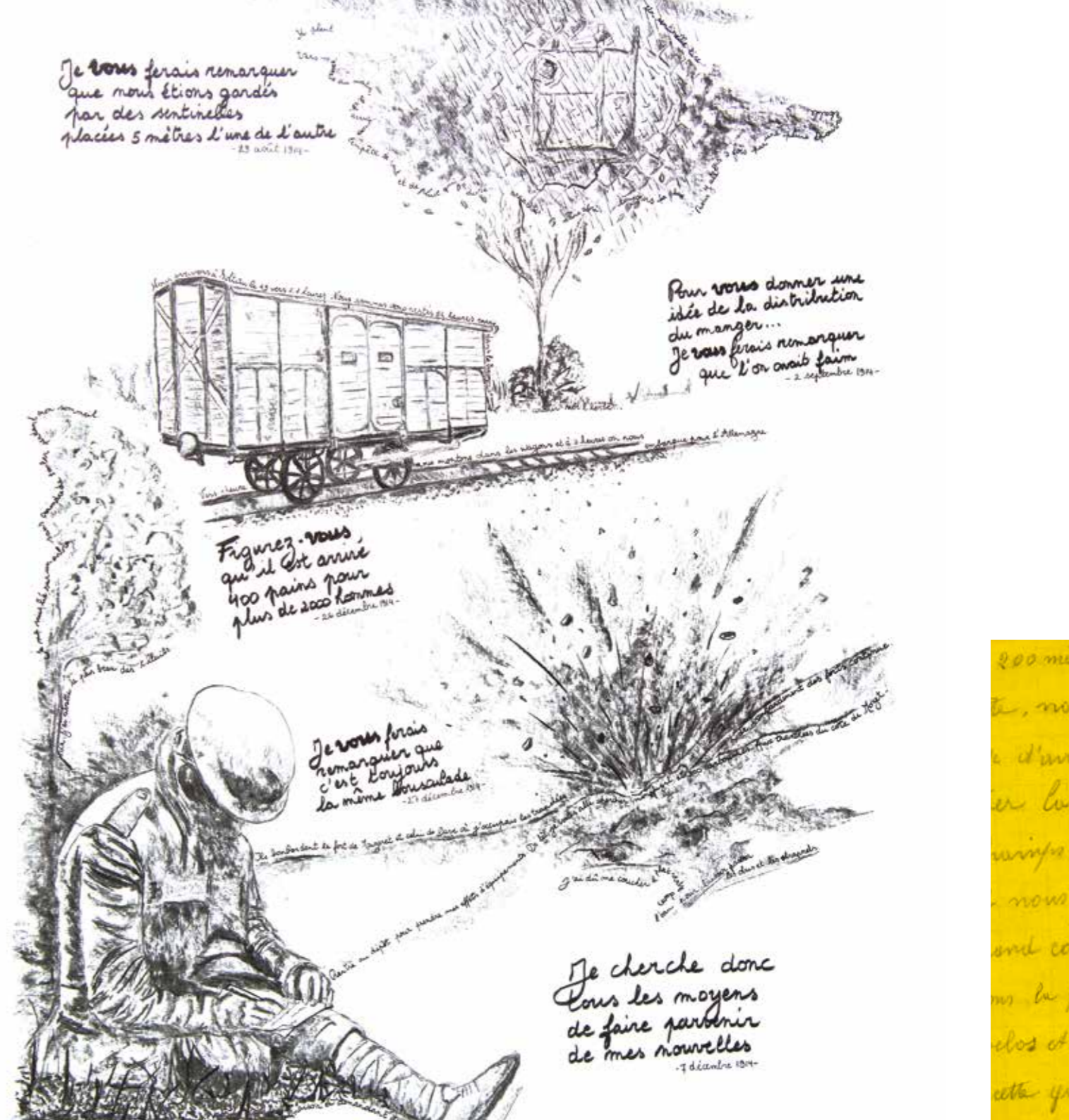
LE CARNET DE GUERRE

Beaucoup de combattants ou de prisonniers ont éprouvé la nécessité d'écrire pour eux, dans des carnets intimes, leur vécu, leurs impressions face aux événements auxquels ils ont pris part. Ces autobiographies suscitent encore des réticences de la part de nombreux chercheurs. L'écriture de ces journaux se situe dans l'immédiateté et ne laisse place à aucune analyse. Ils font la part belle à l'expression des sentiments. C'est pourquoi ils sont encore souvent regardés avec

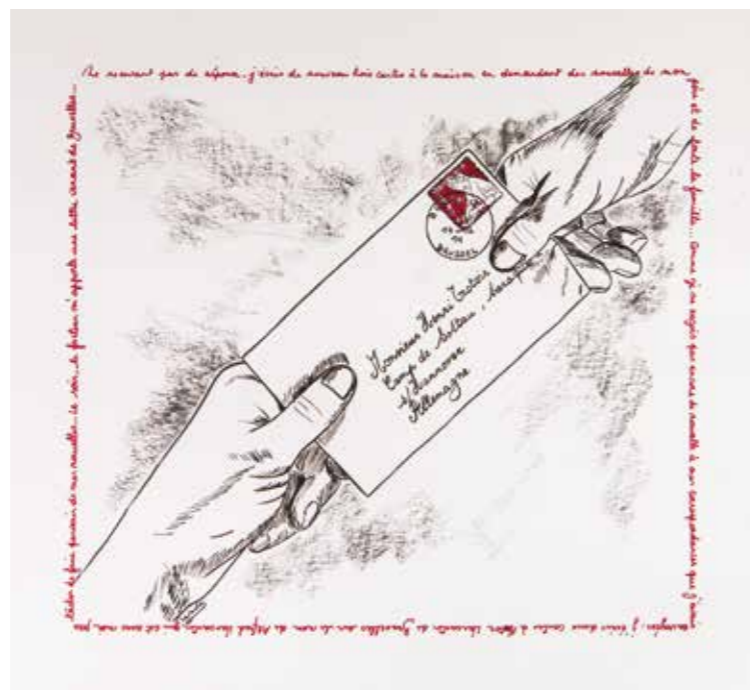
³ Le dernier Poilu, Lazare Ponticelli, est mort le 12 mars 2008 à 110 ans. Emile Brichard, doyen des vétérans belges est décédé le 8 juillet 2004 à l'âge de 104 ans.

⁴ DELPARD R., *Courrier de guerre. La poste aux armées. 1914-1918*, Éditions de l'Archipel, 2014.

⁵ MÉDARD F., *Les prisonniers en 1914-1918. Acteurs méconnus de la Grande Guerre*, Éditions Soteca, 2010.



condescendance par certains spécialistes qui les considèrent « juste bons à satisfaire les lecteurs de bulletins de Cercles d'histoire locale ». Pourtant en 1929 déjà, Jean Norton Cru (1879-1949), officier de réserve et enseignant, a passé au crible des centaines d'ouvrages de Poilus pour y débusquer les inventions ou les événements trop romancés⁶. Son souhait était de raconter la guerre comme elle s'est vraiment passée. Convaincu que si les gens étaient convenablement informés, ils ne seraient pas tentés d'entreprendre un nouveau conflit de cette ampleur. Jean Norton Cru - parfois trop sévère à l'égard de ses contemporains - a inmanquablement marqué un coup d'arrêt dans la mise en scène des souvenirs de guerre et a enrichi l'historiographie sur la Première Guerre mondiale⁷.



À l'approche du centenaire de l'Armistice, le regain d'intérêt du public et des spécialistes sur le sujet de la Grande Guerre nécessite de se poser la question de la légitimité de l'immense source écrite issue des acteurs de terrain. S'il est évident que les témoignages ont d'abord une vocation testimoniale, ils ne peuvent pas être limités à cela⁸. Les lettres, carnets, souvenirs, photographies laissés par les anciens combattants à leurs descendants se révèlent aujourd'hui être des outils irremplaçables, des témoignages de première main pour restituer l'atmosphère de cette époque. L'histoire reste une discipline scientifique, mais elle doit pouvoir inclure ces « œuvres littéraires » qui apportent une « humanisation du récit »⁹. C'est une des pistes qui nous semble indispensable pour pouvoir faire comprendre la réalité de la Première Guerre mondiale aux plus jeunes pour qui l'horreur des tranchées semble aussi éloignée d'eux que ne le sont les plaines de Waterloo pour les générations du *Baby boom*.

⁶ NORTON CRU J., *Témoins*, Paris, Les Étoiles, 1929.

⁷ ROUSSEAU F., *Procès des témoins de la Grande Guerre - L'Affaire Norton Cru*, Seuil, 2003.

⁸ BEAUPRÉ N., *op-cit*.

⁹ GRANDHOMME J.-N., *op-cit*.

LA POSITION FORTIFIÉE DE NAMUR EN 14-18

PHILIPPE BRAGARD

PRÉSIDENT DES AMIS DE LA CITADELLE DE NAMUR
PROFESSEUR À L'UCLouvain

Dans la seconde moitié du 19^e siècle, le Gouvernement belge prend une série de mesures visant à assurer la neutralité du pays, dont sa mise en défense contre toute agression éventuelle. Les plans de défense font l'objet de projets successifs et de discussions parfois houleuses au Parlement. Le demi-siècle qui précède la Première Guerre mondiale voit se cristalliser un antimilitarisme répandu tant dans la classe politique que chez l'homme de la rue : les libéraux préfèrent dépenser de l'argent pour développer l'économie, le parti catholique considère que l'armée est un lieu de perdition pour la jeunesse et les socialistes qui émergent plus tard dans la vie politique nationale préconisent l'internationalisme et donc le pacifisme.

Néanmoins, le Roi et le Gouvernement parviennent à mobiliser les ressources nécessaires à l'affirmation de l'indépendance nationale par la construction de fortifications modernes et par l'adaptation de l'armée aux nécessités changeantes de la guerre. Dès 1859, la tâche est confiée à Henri Alexis Brialmont (1821-1903) qui va, dans un premier temps, imaginer et constituer un grand camp retranché ainsi qu'un réduit national¹ à Anvers.

LA QUESTION DE LA DÉFENSE DE LA MEUSE

Depuis 1870, la Belgique n'a fondamentalement plus à craindre une guerre de conquête, mais redoute une violation de son territoire par un des belligérants. La mobilisation de l'armée pendant le conflit entre Paris et Berlin laisse augurer des limites du dispositif défensif basé exclusivement sur Anvers. Les autres forteresses existantes, reliquats de la barrière des Pays-Bas, comme la plus récente citadelle de Diest (1846-1856), sont techniquement obsolètes devant les développements de l'artillerie et des explosifs et, de toute façon, trop proches des centres urbains. L'Allemagne est en position dominante, la France isolée, mais les relations entre les ex-belligérants demeurent tendues. En France, une tendance revancharde s'exprime dans les années 1880. Face à l'un comme à l'autre, il faut pouvoir opposer des fortifications *up to date* et empêcher l'utilisation stratégique de la vallée de la Meuse comme voie de passage, routes et lignes ferroviaires comprises. Dès 1882, le général Brialmont préconise de transformer Liège et Namur en têtes de pont verrouillant la Meuse à l'est et à l'ouest. Elles doivent bloquer un envahisseur le temps de rassembler l'armée de campagne. En outre, la fonction dissuasive de ces nouvelles fortifications est clairement exprimée lors des débats parlementaires.

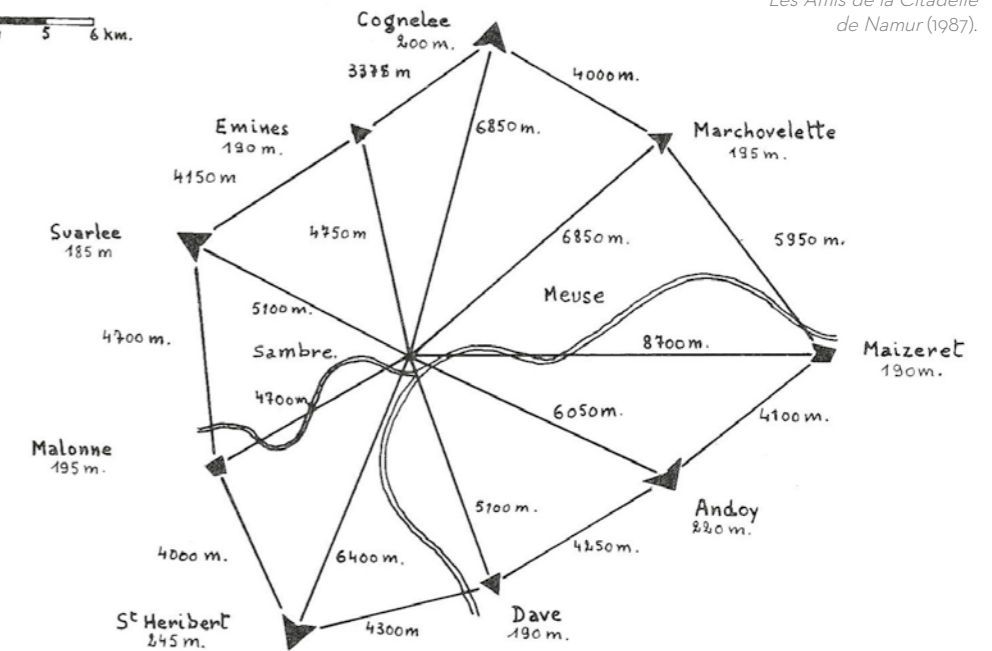
¹ Système de fortification composé de plusieurs ceintures de défenses fortifiées.

LA CONSTRUCTION DES FORTS AUTOUR DE LIÈGE ET NAMUR

En mars 1887, la décision est prise, nonobstant l'opposition des libéraux et la tiédeur des catholiques qui espèrent ainsi éloigner le spectre du service militaire généralisé. Douze forts et fortins seront construits autour de Liège et neuf autour de Namur sur un périmètre de quarante kilomètres². La distinction sémantique entre « fort » et « fortin » ne repose que sur des différences de dimensions, les seconds étant légèrement plus petits que les premiers et par conséquent moins munis de canons et de troupes. Entre Liège et Namur, les plans sont interchangeable, moyennant quelques détails

RÉGION FORTIFIÉE DE NAMUR

ECHELLE : 0 1 2 3 4 5 6 km.



² Andoy, Cognelée, Dave, Emines, Malonne, Maizeret, Marchevelette, Saint-Héribert et Suarlée.

*l'attaque des forts
ont bombardés le fort de Muiseriet et le fort de d'Anvers
ou j'occupais les tranchées ce jour c'est livré un combat*

d'adaptation locale. Pour la première fois, tous sont construits totalement en béton, alors que les forts d'Anvers étaient en maçonnerie de brique. Il s'agit bien entendu de béton de ciment non armé : bien que le brevet du béton armé ait été déposé en 1867, les premières applications à l'architecture – et donc à la fortification – ne sont pas antérieures à 1895. L'artillerie est abritée dans des coupoles d'acier disposées sur un massif central. Ces ouvrages dominent le paysage d'un maximum de six mètres contre quinze pour les forts anversoises de première génération ; incontestablement bien dissimulés aux vues directes, ils sont à ce point de vue à la pointe du progrès, car les forts français sont élevés de quinze mètres et les forts allemands de Strasbourg de neuf mètres. En 1894, le fort allemand de Molsheim fera mieux avec quatre mètres seulement.

Tels quels, les forts subiront le choc de l'attaque allemande du 20 au 25 août 1914. Vieux d'un quart de siècle, ultra-modernes en 1891, ils sont dépassés et presque obsolètes en 1914 tant l'évolution technique des armes a été rapide dans la dernière décennie. Ils auront pourtant fait école un peu partout dans le monde, soit comme modèle pratique en Allemagne même, soit comme objet d'études théoriques dans les académies militaires de West Point (USA), de Madrid (Espagne), ou de Woolwich (Grande-Bretagne). L'empereur Guillaume II fera même construire en 1893 un modèle réduit de fort bétonné et cuirassé selon les conceptions de Brialmont dans le parc du palais de Potsdam.

Aujourd'hui, les neuf forts namurois forment des îlots boisés qui accueillent bon nombre d'espèces végétales et animales. Dans l'histoire de l'architecture militaire de l'âge industriel, ils appartiennent à un jalon majeur car les premiers du genre. Avec ceux de Liège (les mieux conservés), avec ceux de Bucarest en Roumaine, avec ceux de la génération antérieure d'Anvers, ils témoignent du génie militaire belge dans la seconde moitié du 19^e siècle et de l'universalité des conceptions de Brialmont, le « Vauban belge ». La question de leur valeur patrimoniale exceptionnelle et de leur protection mérite d'être posée.

LES TECHNIQUES MODERNES

PASCAL KUTA

PROFESSEUR D'HISTOIRE

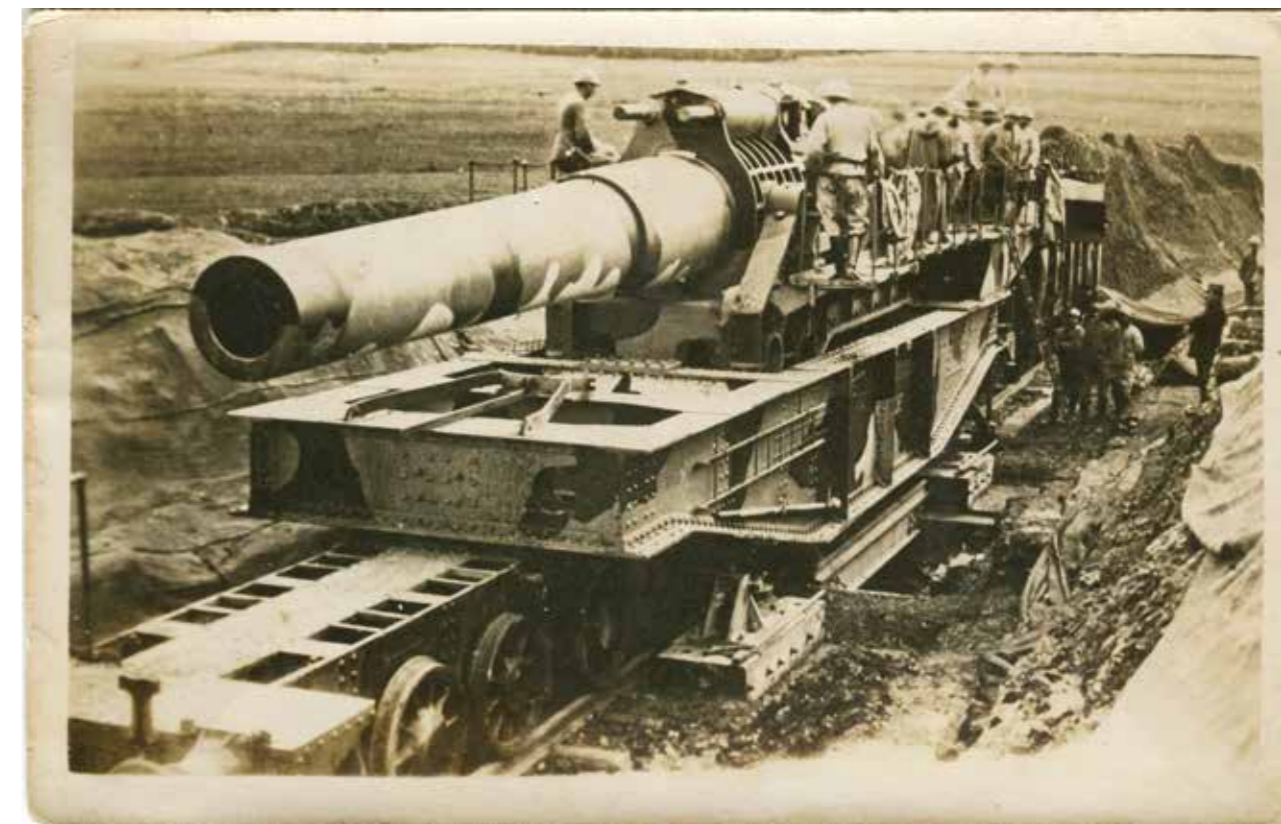
« Le régime irakien possède des armes (...) chimiques, reconstruit des installations pour en fabriquer encore plus et (...) pourrait lancer une attaque chimique (...) en 45 minutes » (G.W. BUSH). L'accusation de développer des armes de destruction massive qui détermina, en mars 2003, l'intervention américaine en Irak, a beau relever du canular tragique – au vu de cet Etat terroriste dit « islamique » dont elle favorisa l'émergence – comment ne ferait-elle pas écho, pour l'Histoire, à cette entrée du journal de R. POINCARÉ, président de la République française, en date du 23 avril 1915 : « Hier, au nord d'Ypres, près de Langemarck (...) est venue fondre sur nos lignes une épaisse fumée toxique (...) De combien de crimes la science ne devient-elle pas la complice ! Les Allemands (...) paraissent avoir constitué une troupe spécialement préparée à la manipulation des (...) vapeurs asphyxiantes. C'est l'organisation de l'assassinat ; et demain, pour nous défendre, n'allons-nous pas être forcés d'employer, hélas ! les mêmes moyens ? » L'arme chimique qui, réelle ou imaginée, a marqué de son empreinte les premiers – gageons qu'ils ne seront pas les derniers – conflits du XXI^e siècle, est fille de la Grande Guerre. Mais elle n'est pas la seule à avoir été, pour l'occasion, portée sur les fonts baptismaux, faisant entrer l'humanité guerrière dans l'ère de la modernité.

Il ne peut être question, dans l'espace réservé ici, de dresser un tableau exhaustif des techniques modernes. À fortiori, et parce qu'elles relèvent de l'archaïsme, en sont écartées quelques-unes de ses caractéristiques les plus marquantes (tranchées, mines, etc.) sauf à signaler que la stabilisation même du front, qui les rendit inéluctables, résultait justement et en tout premier lieu de prodigieuses évolutions technologiques dans le domaine de l'armement défensif (artillerie et mitrailleuse).

La mitrailleuse automatique était une arme récente. Tout au plus avait-elle trouvé, dans les conflits russo-japonais (1904) et balkaniques (1912-13), l'occasion de quelques crachotements ; elle s'épanouit dans la Grande Guerre. Ce fut, sur tous les champs de bataille, le règne de la Maxim allemande, de la Hotchkiss française, de la Vickers britannique. « Seule à népargner littéralement personne » (M. BLOCH)¹, capable de faire interdire à des masses infinies le franchissement du no man's land, elle crût et multiplia – passant, par exemple, de 24 à 108 par division française ou allemande.

¹ BLOCH M., *L'étrange défaite*, cité dans AUDOUIN-ROUZEAU S., *Artillerie et mitrailleuses*, dans *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, sous la dir. de S. AUDOUIN-ROUZEAU et J.-J. BECKER, Paris, Bayard, 2004, p. 255

Carte postale d'un obusier de 400 mm (coll. privée).



Encore plus déterminante fut l'invention, après celle de l'obus torpille, de l'artillerie à tir rapide, multipliant par dix la puissance de feu du dernier conflit – franco-prussien, 1870 – qu'avait connu l'Ouest du vieux continent. Puissance de feu globale quadruplée, pendant les hostilités, par le développement de l'artillerie lourde – multipliée par trente côté français, par seize côté allemand. 1,4 milliard d'obus tirés, 1.000 par jour et km de front de Reims à la côte belge, 1 million le seul premier jour du bombardement de Verdun – perçu à 200 km. Les chiffres, propres à donner le vertige, s'appréhendent mieux quand ils se contentent d'en évoquer les effets : « Sur cinq Poilus, deux sont enterrés vivants sous leur abri écrasé, deux sont plus ou moins blessés et le troisième attend » (caporal M. BRASSARD)².

² Témoignage du caporal Brassard M., 56^e bataillon de chasseurs à pied, cité dans LEFEBVRE J.-H., *Verdun, la plus grande bataille de l'histoire racontée par les survivants*, Paris, C.N.S.V., 6^e éd., 1986 (1^{ère} éd. 1960), p. 82.

L'enlèvement des armées sur un front continu, déterminé par l'avantage donné à la défense sur l'attaque, créa cette impasse dont aucune des (r)évolutions techniques dont la Grande Guerre fut le témoin, ne put venir à bout. Passons en revue les plus significatives. Révolution, d'abord, des moyens de transport, ferroviaire et routier. Au premier, la guerre de Sécession avait offert l'occasion d'une entrée fracassante sur la scène militaire. Son développement limité sur le vieux continent, à l'époque de la guerre franco-prussienne, ne lui avait pas permis de donner sa pleine mesure. Il ne se trouva, en 1914, pas moins de 400 trains à transporter, en quinze jours, les corps d'armée français appelés à participer à la poursuite de la Marne ; 270 encore, six semaines plus tard, pour expédier en Belgique le Détachement d'Urbal, victorieux à la première bataille d'Ypres. Une plaie était-elle ouverte sur quelque partie du front de Nieupoort à Bâle, en quelques jours le chemin de fer apportait à l'endroit menacé les poitrines humaines qui combleraient la brèche, rendant la Grande Guerre à sa stagnation.

Des possibilités offertes par la motorisation du transport routier, on balayait d'un revers de main l'épisode trop mythique des taxis de la Marne. Rien de légendaire, en revanche, dans cette « noria » qui, tout au long de l'année 1916, fit de Verdun une victoire défensive française. Les amateurs de statistiques apprécieront que chaque semaine, étaient transportés, par 3.500 camions et 2.000 voitures, 90.000 hommes et 50.000 tonnes de matériel. Le cordon ombilical reliant la cité meusienne au ventre de la France - Bar-le-Duc - y gagna le surnom de « Voie Sacrée ». Roulant 18 h par jour, au rythme d'un véhicule toutes les 14 secondes, 9.000 chauffeurs y réalisaient chaque semaine 25 fois la circonférence de la Terre. Afin que la route défoncée ne devienne impraticable, jour et nuit des cailloux étaient jetés par pelletées sous les roues des véhicules - 700.000 tonnes, au total.

De toutes les innovations techniques de la Grande Guerre, l'avion, le char furent celles appelées au plus brillant avenir. Le premier usage militaire de l'aviation fut le fait de l'armée italienne, en 1911 contre les Turcs. La Grande Guerre lui donna ses lettres de noblesse, accroissant le nombre (jusqu'à 7.000 français, 3.700 britanniques, 4.500 allemands), la robustesse, la rapidité des appareils, et diversifiant ses missions. Bientôt celles-ci, limitées d'abord à la reconnaissance, s'étendraient à la chasse - grâce à la synchronisation du tir de la mitrailleuse et du mouvement de l'hélice - et jusqu'au bombardement stratégique. Le temps n'était pas encore venu, cependant, pour que soit accordé à l'avion le rôle qu'il jouerait dans les conflits ultérieurs ; la même opportunité devait être refusée, parce qu'il était encore dans l'adolescence, au « cuirassé terrestre », le char - tank, réservoir, pour déjouer l'espionnage allemand. L'invention du colonel Swinton - Mark I - pointa le bout du nez à la bataille de Flers-Courcelette, un matin de septembre 1916. Débuts décevants

*arrivé presque à Briouil il avait eût un combat
Français et Allemands il restait sur les routes toutes sorte
d'effets canons abandonnés, voitures, automobiles, vélos et la rue
d'eau qui jussuait était rouge nous poursuivions toujours et à peine*

puisqu'un seul sur les 49 engins utilisés put offrir un succès local aux attaquants ; ainsi était tracée la voie de l'avenir, que jalonnaient les Mark IV britannique, Schneider et Saint-Chamond français, A7V allemand - rejoints, en 1918, par les engins plus légers Renault et Whippet. Du lance-flammes, de la grenade, on se contentera d'une brève évocation ! Des prototypes en avaient existé, qui remontaient à l'Antiquité pour le premier, au Moyen Age pour la seconde. Leur développement phénoménal fut cependant le fruit de la Grande Guerre.

Quant à l'arme chimique sur lequel s'est ouvert cet article, la terreur qu'elle a pu inspirer aux combattants, et son association étroite avec la Grande Guerre dans la mémoire collective, ne doivent pas dissimuler son efficacité très relative, ni sa létalité (0,5 % des victimes à l'Ouest) réduite. Plus pernicieuse (l'intoxication n'étant pas immédiate, et s'effectuant par contact avec la peau sans que le masque pût offrir une protection), et ne dépendant pas des caprices de la météo, fut l'emploi - allemand à partir du 12 juillet 1917, allié à l'été et l'automne 1918 - de l'artillerie chimique : l'ypérite ou gaz moutarde. Mais en contaminant durablement le champ de bataille - la pollution des sources se constate jusqu'à nos jours dans la « zone rouge » de Verdun - elle contrecarrait l'offensive plus qu'elle ne la facilitait.

Cent trois ans, presque jour pour jour, après le choc de Langemark, le lointain - très lointain - successeur de Woodrow Wilson - pardon et paix à son âme - s'adressait ainsi à sa nation et au monde : « J'ai ordonné aux forces armées des États-Unis de lancer des frappes (...) sur des cibles associées aux capacités du dictateur syrien Bachar al-Assad en matière d'armes chimiques » Neverending Story...

LE MASSACRE DE DINANT

*Nous partons pour Dinant et nous arrivons vers 11 heures
du soir sans ^{avoir} mangé de la journée, nous trouvons Dinant
presque arrosé*

PASCAL KUTA PROFESSEUR D'HISTOIRE

Des... débordements? causés par l'invasion de notre pays en 1914, il n'est guère de plus documenté que celui dont fut le théâtre la ville de Dinant. Le Livre blanc allemand (1915), la contre-enquête du procureur TSCHOFFEN (1917), celle du chanoine SCHMITZ et dom NIEUWLAND (1922) jettent, sur son martyre, une lumière cruelle.

« Nous avons progressé de maison en maison, sous un feu venant pratiquement de chaque bâtiment », témoigna le caporal allemand Franz Stiebing. « Les hommes (...) étaient sommairement exécutés dans la rue (...) Je n'ai pas vu si quelqu'un de mon bataillon a été tué ou blessé dans ce combat de rue. Mais j'ai vu les corps d'au moins 180 francs-tireurs – seuls les francs-tireurs étaient exécutés – dans les rues. Près d'une scierie, j'ai vu trente ou trente-cinq autres corps. On m'a dit plus tard que les francs-tireurs s'étaient rassemblés en masse dans la scierie. »¹ Alphonse Monin, 14 ans, Marie André, 88 ans, Andrée Michat, 3 ans, Victor Laloux, 76 ans, Eva Meurat, 6 ans... A consulter la liste de ces Dinantais qui payèrent de leur vie de s'être livrés à ce crime de guerre, on reste confondu par tant de précocité chez les petits, tant de sève chez les vieillards! Le climat de la Meuse, sans doute...

À moins qu'il fût commun à toute la zone envahie? L'attestent 5.521 civils assassinés à l'été 1914, en 484 incidents répertoriés. Encore, dans ce macabre décompte, Dinant tient-il une place d'honneur dont il se serait volontiers passé : 674 victimes, avec 1.100 édifices détruits – sur 5.108 en province de Namur, la plus touchée des provinces wallonnes. Rien de tel ne se produira, vingt-six ans plus tard, quand les bords de Meuse verront ressurgir les envahisseurs de l'Est. Mais le souvenir en sera resté vivace, qui aura poussé deux millions de Belges sur les *Jeux interdits* des routes de l'Exode. En 1914 le puissant voisin avec qui nous n'avions entretenu jusque-là que des relations harmonieuses voire, dans les milieux catholiques, empreintes d'admiration, s'était mué en assassin.

¹ Témoignage de F. STIEBING, cité dans HORNE, J., KRAMER, A., 1914. *Les atrocités allemandes*, traduit de l'anglais par Hervé-Marie BENOÎT, Paris, Tallandier, 2005 (1ère éd. 2001), p. 68.

L'explication de cette frénésie meurtrière ? Les causes sont complexes, et s'enchevêtrent. L'illusion collective – aussi absurde que sincère, comme le démontra dès 1915 F. VAN LANGENHOVE – faisant du civil le combattant déloyal d'une guerre populaire, plongeait ses racines dans les heures sombres de la guerre franco-prussienne (1870), au cours de laquelle quelque 57.000 – authentiques – « francs-tireurs » avaient à eux seuls retenu contre eux le quart de l'armée allemande.

La résistance inattendue d'une Belgique dont on avait compté qu'elle ouvrirait ses portes – au pire, après une résistance symbolique – à l'invasion, en avait conforté la croyance; de même, les combats retardateurs livrés par les unités – à Dinant, le 27^e R.I., invisible une fois retiré sur l'autre rive de la Meuse, mais toujours actif – couvrant le repli des gros de l'armée française – la Cinquième de Lanrezac. Le grand nombre de civils non enrôlés, dans un pays où l'instauration du service militaire obligatoire était un fait récent, alimentait la suspicion – si tant est qu'elle fût nécessaire à justifier la volonté délibérée que l'invasion soit précédée d'une onde de terreur. L'émulation des bourreaux, les marches interminables par une chaleur accablante, la faim, la soif engendrées par un ravitaillement qui ne suivait pas, l'inexpérience sinon l'indiscipline, la confusion des premiers chocs, l'alcool, la répulsion d'une armée protestante pour un pays catholique : la liste des facteurs aggravants n'est pas exhaustive. À Dinant, la géographie même se fit assassine : le cours du fleuve, les hautes falaises répercutant les sons, trompaient les meurtriers sur l'origine des coups de feu qu'ils essayaient. Tout concourait à faire de la cité meusienne le théâtre du pire carnage civil de l'été 1914.

Des fusillades à maculer de sang les *Murs de Dinant*, la plus effroyable – 137 victimes – eut lieu contre le mur Tschoffen, procureur du Roi que les Allemands avaient incarcéré. 32 morts à l'abbaye de Leffe, 43 à l'usine de tissus. Terrorisés, des femmes, des enfants s'étaient réfugiés sous l'aqueduc de Neffe : les soudards leur lancent des grenades, 23 morts. Encore une fusillade rue des Tanneries, 27 morts. 77 fusillés contre le mur de la maison Bourdon. 561 hommes, 76 femmes, 37 enfants – qui font 674. Des chiffres, pour détourner les yeux d'autant de tragédies personnelles.

« Nous étions rangés à trois ou quatre de profondeur », raconte L. DRION, « sauf à un endroit où il y en avait bien six ; il y aura là dans quelques instants un monceau de cadavres de plus d'un mètre de hauteur. Le peloton d'exécution n'étant pas assez important, l'officier fit venir d'autres soldats (...) Je l'entendais crier : 'Noch zwölf, noch sechs' (...) Et les soldats se précipitaient comme s'ils étaient conviés à une fête! (...) Soudain, on entendit un coup de sifflet, et aussitôt une décharge retentit, accompagnée d'un cri d'horreur et d'effroi, poussé par le groupe des femmes et des enfants, témoins de cette scène horrible. Tous les hommes rangés le long du mur [*Tschoffen*] tombèrent... Il était environ 18 heures. Un cadavre s'était affalé au-dessus de moi. Je fis le mort... »²

² Témoignage de L. DRION, cité dans J. SCHMITZ, N. NIEUWLAND, *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, 4^e partie : *Le combat de Dinant*, II. *Le sac de la ville*, Bruxelles, Paris, G. Van Oest, 1922., p. 162.

Carte postale de Dinant (coll. privée).



Faut-il ajouter que jamais, justice ne fut rendue ? Jugés par contumace devant une Cour martiale belge, les responsables des massacres virent toutes les charges contre eux rejetées par une Cour suprême allemande à laquelle les politiques alliés, pusillanimes, avaient accordé le droit de la faire. Les civils, après tout, n'avaient-ils pas – en toute illégalité, telle la petite Claire Struvay, 2 ans, fusillée contre le mur Bourdon – pris les armes contre une armée régulière ? Une farce judiciaire – *Deutsche Rechtspflege*. D'autres crimes, d'autres atrocités seraient nécessaires avant que prenne forme, sur les ruines d'une autre guerre, l'idée d'une justice internationale.

² Témoignage du caporal Brassard M., 56^e bataillon de chasseurs à pied, cité dans LEFEBVRE J.-H., *Verdun, la plus grande bataille de l'histoire racontée par les survivants*, Paris, C.N.S.V., 6^e éd., 1986 (1^{ère} éd. 1960), p. 82.

Il faut visionner le documentaire – le chef-d’œuvre, tout de respect et de sobriété – d’A. DARTEVELLE (2013), intitulé justement *Les Murs de Dinant*, pour prendre la mesure d’un traumatisme que, par delà les générations, un siècle n’a pas suffi à effacer chez bien des Dinantais : « Mon père était abîmé, irrémédiablement abîmé par ce qu’il avait vécu (...) Il ne parvenait pas à communiquer (...) [II] ne nous a laissé aucune racine (...) Nous sommes des voyageurs sans bagages (...) La seule chose que nous avons avec certitude, ce sont justement les plaies, les douleurs,(...) les angoisses, la culpabilité, les insomnies, et même... cette incapacité à dépasser les phobies (...) Il y a beaucoup de choses qui n’ont pas été faites dans l’enfance parce que nous n’avons pas eu des parents comme les autres, ils étaient mutilés » (A. BOURDON³).

Au fond de l’abîme où l’avait précipitée sa lutte contre Carthage, la cité des bords du Tibre avait au moins trouvé l’héroïsme d’un Regulus. Celle des bords de Meuse avait eu le sien en la personne de son grand-père Edmond Bourdon, magistrat et otage, envoyé par les Allemands sur l’autre rive pour faire cesser les tirs français, comme le Romain l’avait été par Carthage pour obtenir la cessation des combats. Arrivé « la figure décomposée et tremblant de tous ses membres », il avait demandé l’absolution du curé de Neffe, puis était revenu sans céder aux objurgations de ceux qui l’exhortaient à y demeurer en sécurité : « Je tiens trop de vies entre mes mains... Aux Rivages, ils ont pris les femmes et les enfants »⁴. Il tomba, avec septante-six autres, devant le mur qui porte son nom. Au juge Bourdon, il fallait plus que la justice. À ce caporal allemand qui, devant le mur Tschoffen, fit signe à un otage qu’il ne tirerait pas sur lui ; à ces autres qui, écoeurés par la besogne, détournèrent leur feu de cinquante mètres ; à ce médecin qu’on vit offrir du chocolat aux petits Dinantais ; à ce que l’Allemagne trouva ce jour-là, au neuvième cercle de l’Enfer de Dante, de héros anonymes pour être sa conscience, il fallait mieux que la justice – le pardon des Dinantais. Sur le pont de Dinant, au pied de la collégiale reconstruite, de la citadelle où la guerre l’avait abattu, flotte depuis le 6 mai 2001 un drapeau qui n’est plus celui des bourreaux – *Deutsche Freundschaft*.

LES CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE EN ALLEMAGNE ET À SOLTAU EN PARTICULIER

³ Extrait de *Trois journées d’août 1914*, documentaire de DARTEVELLE A., 1^{re} partie, *Les murs de Dinant*, R.T.B.F., 2013

⁴ Témoignage de M. FRIES, curé de Neffe, cité dans J. SCHMITZ, N. NIEUWLAND, Documents pour servir à l’histoire de l’invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg, 4^e partie : Le combat de Dinant, II. Le sac de la ville, Bruxelles, Paris, G. Van Oest, 1922., pp. 221-222

MATHIEU BERTRAND

CHEF DE PROJET

Depuis toujours, une guerre trouve son issue lorsque le vaincu dépose ses armes aux pieds de l'ennemi. Le combat à mort s'arrête et l'opposant est reconnu comme le vainqueur auquel il faut se soumettre. La situation des captifs issus d'un conflit armé est très aléatoire en fonction du bon vouloir du peuple triomphant jusqu'au siècle des Lumières qui marque une étape importante dans l'amélioration des conditions des prisonniers de guerre. C'est au juriste E. de Vattel (1714-1767) que l'on doit l'énoncé du principe qu'à la guerre, «dès qu'un ennemi se soumet on ne peut lui ôter la vie»¹.

Au tout début de la Grande Guerre, les prisonniers étaient parfois suspectés de lâcheté, mais le nombre de captifs fut tel et ce si rapidement, que le regard sur ces derniers a rapidement changé². Si l'emprisonnement des combattants les fait échapper à la mort sur le champ de bataille, il les expose à l'angoisse et à la solitude, additionnées aux difficultés matérielles intrinsèques à la vie dans les camps.

FAIRE FACE À L'URGENCE

Lorsque la guerre éclate, l'Empire allemand est persuadé que sa victoire sera aussi rapide qu'en 1870. Cependant il doit très vite faire face à un afflux de prisonniers qui n'était absolument pas prévu. Pour réussir à absorber toute cette population qui arrive sur le territoire allemand suite à un voyage interminable en train, dans des wagons à bestiaux qui ne dépassent pas les 10km/h, des camps se créent un peu partout, à la va-vite.

Dès août 1914, le soldat emprisonné dispose normalement d'une véritable reconnaissance sur le plan du droit international. Ce statut lui garantit notamment l'intégrité physique et morale³. Mais le nombre de prisonniers est si élevé que les stipulations des conventions de la Haye - dont les articles qui réglementent les aspects de la vie en captivité se basent sur des réalités vécues à la fin du 19^e siècle - s'avèrent vite inadaptées et difficilement applicables⁴.

Durant les derniers mois de l'année 1914, les soldats prisonniers sont parqués dans des lieux qui ne présentent aucune infrastructure. Ils dorment sur de la paille, dans des tentes faites de morceaux de toiles tendues ou même dans de simples trous creusés dans le sol. Les conditions sont extrêmement difficiles et l'hygiène est lamentable. L'hiver 1914 sera mortel pour des centaines d'hommes. En 1915, la situation s'améliore, 300 camps sont répartis en Allemagne, et s'ajoutent à d'autres, érigés en territoires conquis. D'un simple champ cerné de barbelés, les camps s'organisent avec la construction de baraquements et divers équipements.

¹ VATTEL (de) E., *Les droits de gens ou principes de la loi naturelle*, livre III, chapitre VIII, n°140, 1758.

² Toutes armées confondues ce n'était pas moins de 7 millions de personnes qui ont été détenues.

³ Ces dispositions trouvent leur origine dans la «Convention concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre», conclue à la Haye le 18 octobre 1907.

⁴ Pour approfondir le sujet des prisonniers en 14-18 : MÉNARD F., *Les prisonniers en 1914-1918. Acteurs méconnus de la Grande Guerre*, Éditions SOTECA, 2010, 351p.

Carte postale du camp de Soltau (coll. privée).



VIVRE DANS LES CAMPS

D'une manière assez simplifiée, l'on peut parler de quatre types de camps. Les camps de base, assez simples et sans spécificités. Les camps de transit, qui servent à dispatcher les prisonniers sur tout le territoire. Les camps d'officiers, qui apparaissent dès 1915 et où les conditions de vie sont moins difficiles. Et enfin, les camps de représailles, particulièrement durs, où le climat est très rude ou situés près des lignes de front. Ces camps servent régulièrement d'outils de propagande, cherchant notamment à impressionner l'ennemi, ou à faire pression pour obtenir de meilleures conditions pour la détention des soldats allemands.

Normalement l'entretien des prisonniers de guerre était de la responsabilité du pays qui les détenait. En réalité ils ont énormément souffert de la faim. Dès 1914 l'Allemagne est soumise à un blocus économique de la part des pays de l'Entente. Le ravitaillement de troupes pose des difficultés alors que dire du quotidien des civils et des prisonniers. La nourriture est non seulement insuffisante mais elle est parfois avariée et devient la cause de maladies. Les envois de la Croix-Rouge mais aussi des familles et des Communes tentent alors d'atténuer quelque peu les carences⁵. Dès le début, la question de l'hygiène a posé problème. La construction des camps a dû être tellement rapide qu'il était fréquent qu'il n'y ait qu'un robinet pour des milliers de personnes. Les latrines se limitent à une planche au-dessus d'une fosse qui devait être vidée régulièrement par les prisonniers eux-mêmes. Certains captifs travaillent jusqu'à 14 heures par jour sans manger ni boire. Très vite, des épidémies de typhus apparaissent. Les sites de détention sont très humides et provoquent de nombreuses maladies pulmonaires. Le combat contre les poux est le lot quotidien et le recours aux vaccins est régulier. La Convention de la Haye autorisait le travail des prisonniers à condition que celui-ci ne soit ni excessif ni en lien avec la zone de conflit. Toutefois, dès 1916, cet article de la Convention est violé par la plupart des belligérants. Si bien qu'en 1917, l'Allemagne met en place des « kommandos » qui obligent les prisonniers à travailler à la campagne mais aussi dans les industries allemandes.

Dans les camps, la pratique du sport est encouragée. Des bibliothèques – dont les livres proviennent pour la plupart des comités de soutien aux prisonniers – sont ouvertes dès la fin du mois d'octobre 1915. Des orchestres et des chœurs se créent, des représentations théâtrales sont organisées régulièrement. Peu à peu des cours sont mis en place et donnés par des prisonniers. La pratique religieuse est très présente et rythme les semaines. Des salles de prières sont construites pour les chrétiens, les juifs et les musulmans. S'il n'y a pas de curé parmi les prisonniers, un prêtre allemand est délégué sur place.

⁵ 11 habitants de Beauvechain seront emprisonnés à Soltau. Une délibération du Conseil communal datée du 2 mars 1917 stipule que chacun d'eux recevra en plus d'un colis de vivre venant de Suisse (Croix-Rouge), un second de la part de la Commune, pour l'équivalent d'un montant de 18,30 francs.

après la soupe ont nous dirigé sur une grande plan
ne couverte de bruyères dynamiques saps, et on ont
avait conduit des douches pour nous préparer de
la soupe, je rencontre alors une pompe nouvellement
construite sur un puit du nouveau système, on dis-
tribuais une botte de paille pour nous couvrir.

LE CAMP DE SOLTAU

Créé de toute pièce dans une zone marécageuse couverte de bruyères au sud de Hambourg, le camp de Soltau est un camp de représailles où les conditions climatiques sont très rudes. Il a été construit en grande partie par les soldats captifs belges qui y étaient présents en nombre. C'est le plus grand camp de prisonniers que l'Allemagne a érigé durant la Première Guerre mondiale. Il comptabilisait septante baraquements et plus de 70.000 prisonniers, des soldats mais aussi des civils.

Un rapport de A. Eugster, délégué pour le Comité International de la Croix-Rouge, qui a visité le camp de Soltau entre le 22 février et le 11 mars 1915, apporte son lot d'anecdotes⁶. Il précise que les paillasses sont faites de copeaux, que chaque prisonnier reçoit des couvertures, une cuvette et deux essuie-mains, que les baraquements sont sous la direction des captifs qui ont le grade de sous-officier. Il chiffre l'échange de courrier à environ 100.000 lettres par semaine et confirme que la question de la nourriture pose des problèmes, surtout en ce qui concerne la qualité et la quantité du pain. Il souligne l'existence de caisses de bienfaisance alimentées par des subsides venus de la Belgique et évoque que les prisonniers sont autorisés à faire l'élevage de lapins. D'après lui, chœur, orchestres et troupes de théâtres se produisent tous les dimanches.

⁶ Pour approfondir la question des visites de contrôle des camps organisée par la Croix-Rouge et leurs limites voir : R. RICHARD, *Succès et limites des puissances protectrices : le cas des prisonniers civils et militaires dans l'ouest de la France pendant la Première Guerre mondiale*, dans *Relations Internationales*, 2010/3, n°143, pp. 61-74.

LES HÉROS NATIONAUX DE LA GRANDE GUERRE EN BELGIQUE

LAURENCE VAN YPERSELE
PROFESSEUR À L'UCLOUVAIN

La Grande Guerre a fourni à la Belgique quantité de héros « nationaux ». Ces héros forment, dès le début de la guerre, un véritable Olympe patriotique dominé par les figures du Roi-Soldat et de la Reine-Infirmière. Cet Olympe comprend également de grandes figures comme celles du général Leman et du général baron Jacques de Dixmude, du Cardinal Mercier et du bourgmestre Adolphe Max, ainsi que des figures sorties de l'ombre comme celles du caporal Trésignies, des frères Van Raemdonck, de Gabrielle Petit ou de Philippe Baucq pour ne citer que les plus célèbres. Tous ces héros ont été honorés durant l'entre-deux-guerres à travers des noms de rues et des monuments, des hagiographies et – consécration suprême – des manuels scolaires. Il est vrai que « sans récit qui le glorifie, le héros n'est plus un héros¹ ». Certes, la fortune de ces différents héros dans les mémoires collectives fut inégale. Il est clair qu'aujourd'hui ils sont tombés dans l'oubli. Cela étant, dans l'entre-deux-guerres, tous apparaissaient comme l'un des visages de la patrie née de la guerre, tous étaient considérés comme les défenseurs de la patrie contre la barbarie allemande, tous méritaient l'éternelle reconnaissance du peuple belge.

Tout d'abord, il faut noter la richesse et la diversité du panthéon héroïque belge. Il y a des héros militaires et des héros civils, des hommes et des femmes, des vieux et des jeunes. Certains ont survécu à la guerre, d'autres pas. Les uns bénéficiaient d'une certaine notoriété avant la guerre, alors que les autres n'étaient que des citoyens anonymes. Le culte voué à ces héros démarre tantôt pendant tantôt après la guerre. Ainsi, Le roi Albert, par son refus de l'ultimatum allemand, est devenu l'incarnation même de la patrie héroïque et bientôt victorieuse ; et, par sa vie dans les tranchées, il a fait de tous ses soldats de véritables héros. Le bourgmestre de Bruxelles qui accueillit les autorités occupantes pour éviter des massacres, tout en refusant de leur serrer la main, est l'honneur de tous les Bruxellois. Un honneur qu'il paye de sa personne puisque, après un bras de fer de quelques semaines avec l'occupant, il est emprisonné et restera dans les geôles allemandes jusqu'à la fin de la guerre. Le général Leman, blessé à Liège, symbolise la résistance acharnée de la petite armée belge face au Goliath teuton. Le cardinal Mercier, enfin, est le protecteur des populations belges martyrisées. Il incarne l'honneur et la dignité du pays occupé. Ces grands personnages ont sacrifié leur confort et leurs privilèges pour se mettre entièrement au service de ceux qu'ils représentent, pour partager leurs souffrances, leur donner l'exemple et les protéger. Autrement dit, la grandeur de ses héros rejaillit non seulement sur la collectivité tout entière, mais aussi sur chacun des membres de cette collectivité personnellement. Ils incarnent la fierté d'être Belges.

¹ T. TODOROV, *Face à l'extrême*, Paris, Le Seuil, 2e éd., 1994, p.53.



Ensuite, il faut relever la place extraordinairement importante des civils au sein de ce panthéon. Du côté des civils morts pour la patrie, les récits ne nous apprennent pratiquement rien des actions menées par ces héros. C'est, d'abord et avant tout, par leur mort que ces hommes et ces femmes ordinaires sont devenus de véritables héros ; c'est face à la mort que ces simples citoyens révèlent leur nature héroïque. Or, tous ces patriotes meurent selon un schéma identique, schéma étrangement proche du récit de la passion du Christ. Après avoir volontairement sacrifié leur tranquillité quotidienne ou leur vie de famille, les civils arrêtés vont accepter les souffrances de la prison, des interrogatoires odieux et du jugement final. Face à leurs bourreaux, les héros - inspirés par leur foi patriotique - retournent l'interrogatoire dirigé contre eux en véritable réquisitoire contre l'Allemagne coupable d'avoir violé la neutralité belge, massacré les civils et semé la terreur dans la population occupée : en quelques lignes, toute la barbarie teutonne est mise en scène. Ainsi, Gabrielle Petit, selon ses hagiographes, affirme avoir trouvé des mains coupées dans la besace d'un soldat. Et Ferdinand Lenoir, ce fonctionnaire bruxellois fusillé à Gand en 1916, à l'instar de Gabrielle Petit, ajoute que, s'il était libéré, il recommencerait. Pas de regret donc. Au contraire, un ultime désir : révéler au monde l'inhumanité allemande et prouver la justesse de la cause patriotique par la dignité devant la mort. « Vous allez voir comment une femme belge sait mourir », s'écrie Gabrielle Petit.

Ces fières réponses qui démontrent l'illégitimité de l'agression et de l'occupation allemande se terminent inévitablement par une proclamation de foi en la victoire de la Patrie. Puis, c'est le silence. Les bourreaux n'obtiennent aucune dénonciation. Tous préfèrent mourir plutôt que de livrer leurs compagnons, pas tellement par souci de leur vie, mais pour que la lutte contre le mal teuton continue et que la Patrie triomphe. Le jugement, alors, tombe : la mort. À nouveau seul, dans sa cellule, tout civil condamné à mort connaît un moment d'agonie morale, comme le Christ à Gethsémani. Encore trop humains, les agents condamnés doivent se détacher de leur vie et de leurs amours terrestres. Au bout de cette agonie, les agents - aidés par la prière selon les auteurs catholiques - retrouvent la conscience de servir une cause sacrée,

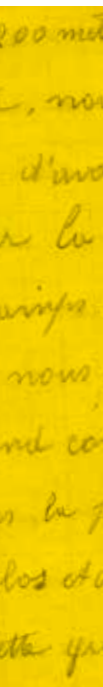
bravoure, courage, sentiments élevés de patriotisme poussés jusqu'au sacrifice de sa vie, rien n'y a fait le sort à refuser au brave auquel un triste devoir m'impose de dire Adieu, la mort glorieuse pour laquelle il était prêt. Il lui a réservé une fin tragique immédiate dont nous conserverons le triste souvenir

de mourir pour la Patrie. Désormais en paix, ils peuvent s'avancer sereinement vers la mort, rester debout, refuser le bandeau et tomber sous les balles en proclamant une dernière fois leur amour de la Patrie, comme Gabrielle Petit qui s'écrie « Vive le Roi! Vive la Belgi... ». De même, Franck et Baeckelmans, les héros anversoïis, veulent voir la mort en face.

Par ailleurs, il faut remarquer que la patrie belge que l'on célèbre à travers ces différents héros est, dès le départ, profondément enracinée dans le terroir provincial, voire communal. En effet, on peut considérer ces patriotes comme des héros nationaux dans la mesure où le récit de leur vie est lié au triomphe de la nation belge, mais cela ne signifie pas qu'ils aient fait l'objet d'une mémoire nationale, comme en France. Au contraire, en Belgique, le culte de ces héros est fondamentalement local. En fait, ces patriotes belges, profondément enracinés dans leur terroir, intègrent la fierté locale dans l'identité nationale : les Grandprez sont la fierté nationale des Stavelotains, Dieudonné Lambrecht est une des gloires nationales de Liège, Franck et Baeckelmans sont l'honneur d'Anvers, Omer Lefèvre celui du Hainaut, etc. À cet égard, le culte national qui entoure Gabrielle Petit fait figure d'exception. En effet, dès 1919, parmi tous les héroïques civils fusillés de la Grande Guerre, Gabrielle Petit est incontestablement la figure la plus célèbre, véritable allégorie de la Belgique occupée qui résiste à l'opresseur. Son histoire résume et contient, en quelque sorte, toutes les autres : ce sont le même courage dans les épreuves, le même mutisme face aux bourreaux, les mêmes paroles devant la mort.

Enfin, on ne peut manquer d'être impressionné par l'évolution du culte voué à ces héros durant l'entre-deux-guerres. À l'évidence, au sortir de la guerre, mémoire officielle et mémoire populaire se confondent. La participation active des autorités publiques locales et nationales, du clergé, des foules et de la presse témoigne de la volonté de reconnaissance quasi unanime de l'héroïsme des civils comme des militaires. Mais, dès la seconde moitié des années vingt, la mémoire des héros n'est plus guère transmise qu'en français. La disparition rapide du culte public des héros nationaux du côté néerlandophone n'explique évidemment pas le moindre engagement des Flamands dans la résistance durant la Seconde Guerre mondiale. Ce n'est que le symptôme d'un phénomène beaucoup plus profond et plus complexe qui pèse sur l'évolution contradictoire des identités belges jusqu'à aujourd'hui.

L'ORGANISATION DE L'AIDE AUX PRISONNIERS DE GUERRE



MATHIEU BERTRAND

CHEF DE PROJET

LE RÔLE DU COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE

Malgré la violence du conflit, la reddition du soldat n'est généralement pas ressentie comme un manque de résistance de sa part et moins encore comme une trahison. Il est rare que les captifs soient dénigrés par leur Patrie et soustraits à toute aide matérielle. De plus, depuis août 1914, le soldat emprisonné dispose d'une véritable reconnaissance sur le plan du droit international. Ce statut lui garantit normalement l'intégrité physique et morale¹.

Le 21 août 1914, en raison de la tournure que prennent les opérations militaires et du nombre croissant de prisonniers faits par les parties en présence, le CICR² crée une « Agence internationale des prisonniers de guerre » (AIPG). La mission principale de cette Agence est la centralisation des informations relatives aux prisonniers (identité, provenance, lien avec les familles, lieu de captivité) et l'organisation de récoltes de dons à leur profit. En octobre 1914 l'AIPG ne compte pas moins de 1200 employés qui vont se structurer en trois sections, l'une qui s'occupe des prisonniers de la Triple Entente³, l'autre qui s'intéresse aux captifs de le Triple Alliance⁴ et une troisième qui prendra en charge les problématiques qui touchent les civils.

À partir de ce moment le CICR crée des fichiers sur les soldats emprisonnés⁵ mais aussi sur les disparus et sur les lieux d'inhumation des hommes morts sur le champ de bataille. Au total, entre 1914 et 1918, toutes nationalités confondues, ce sont six millions de fiches individuelles qui sont établies, le tout ventilé par section nationale⁶. Très rapidement le CICR entretient aussi des liens avec les comités de secours créés au sein même des camps qui par le biais de leurs délégués, tiennent à jour des listes des « nécessiteux » et les signalent à la centrale de Genève⁷.

En outre, durant les premiers mois de la guerre, l'Agence s'occupe de la correspondance, des mandats et des dons transmis aux prisonniers par les familles ou les gouvernements⁸. Comme la mission prioritaire de l'Agence reste la recherche



des captifs et qu'elle nécessite énormément de temps et d'énergie, la charge de l'envoi des courriers et colis sera reprise par les services postaux des pays neutres comme la Suisse, les Pays-Bas et la Suède. Durant le conflit, le CICR sera tout de même à l'origine de l'envoi d'un peu moins de deux millions de colis individuels et affrètera 1813 wagons de secours à destination des prisonniers de tous les camps⁹.

EN BELGIQUE

Peu de temps après l'invasion allemande, les ressources alimentaires se sont avérées fort insuffisantes pour nourrir la population belge et a fortiori, pour envoyer des denrées à destination des prisonniers de plus en plus nombreux. Les multiples réquisitions de vivres, d'animaux et de métaux utiles à l'effort de guerre allemand, mais aussi le démantèlement du tissu industriel et le départ du chef de famille, souvent agriculteur, ne font qu'accroître la précarité de la population et l'impossibilité pour les foyers de fournir de l'aide à l'un ou l'autre de ses membres, qu'il soit sur le front ou dans les camps¹⁰. Fin 1914, un « Comité National de Secours et d'Alimentation » (CNSA) est mis en place. Il est chargé, avec l'aide des institutions à vocation sociale ou humanitaire, de coordonner les actions de distribution de vivres au niveau local sur le territoire belge. Il fonctionne grâce aux dons privés et aux subventions de l'État. Le CNSA est également

¹ Ces dispositions trouvent leur origine dans la « Convention concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre », conclue à La Haye le 18 octobre 1907.

² Le Comité international de la Croix Rouge est créé en 1863 à Genève. Son seul objectif est « (...) d'assurer la protection des victimes de conflits armés et de situations de violence, et de leur porter assistance ». En août 1864, il persuade les gouvernements d'adopter la 1^{re} Convention de Genève, qui oblige les armées à soigner les soldats blessés, de quelque côté qu'ils soient, et introduit un emblème unique pour les services médicaux : une croix rouge sur fond blanc. (<https://www.icrc.org/fr/document/histoire-du-cicr>).

³ L'alliance militaire de la France, du Royaume-Uni et de la Russie impériale.

⁴ L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie.

⁵ Ces fiches sont en cours de numérisation par le CICR (<https://grandeguerre.icrc.org/fr/File/Search>).

⁶ *Les camps de prisonniers de guerre militaires et civils en Allemagne*, dans *Le Petit Parisien Almanach illustré 1917*, p. 140.

⁷ MÉNARD F., *Les prisonniers en 1914-1918. Acteurs méconnus de la Grande Guerre*, Éditions Soteca, 2010, pp. 19-34.

⁸ ROLLAND R., *Au-dessus de la mêlée*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1915, p. 63.

⁹ WERNER G., *Les prisonniers de guerre, recueil des cours*, Université de Genève, 1929, vol. 21, p.73.

¹⁰ COLLECTIF, *1914-1918. Beauvechain dans la tourmente*, Beauvechain, 2014, p. 103.

le temps me semble long que
je n'ais pas encore reçu de nouvelles mais le soir
il me vient une carte de ma sœur Marie
m'annonçant un paquet et de l'argent en route.

soutenu par la *Commission for Relief in Belgium* (CRB)¹¹ qui dispose d'importants moyens financiers et de transport. Sur le terrain, en première ligne, ce sont surtout les autorités locales, notamment au travers de leur Commission d'Assistance Publique, qui vont intervenir – souvent avec l'aide d'emprunts auprès de particuliers¹² – et tenter de palier aux besoins des familles, des combattants et des prisonniers. Des Sociétés coopératives intercommunales de ravitaillement, des Associations caritatives et des Comités locaux d'aide ou de secours voient le jour un peu partout sur le territoire, mais toutes ces initiatives ne suffisent pas pour nourrir la population qui va parfois, par nécessité, recourir à des méthodes moins orthodoxes comme le vol des récoltes dans les champs¹³.

LE COLIS, VECTEUR D'UNE PETITE RÉVOLUTION

Le colis tel que nous le connaissons aujourd'hui est véritablement né durant la Première Guerre mondiale. Comme le conflit n'était pas prévu pour durer aussi longtemps, l'approvisionnement en vêtements ou en nourriture jusqu'à la zone de combat n'avait pas été organisé en fonction. En plus des lettres les familles vont donc envoyer des colis, que ce soit vers le front ou dans les camps, pour remonter le moral et pour permettre la survie aux endroits où les rations distribuées ne suffisent pas.

Comme les colis prenaient parfois des mois pour arriver à destination, la conservation des denrées pose problème. Des sociétés travaillent alors de façon accrue sur les méthodes de stérilisation des aliments. Très rapidement la bière sera transportée en bouteille et plus en fût, et toute une gamme de produits sera pasteurisée. La pasteurisation est une véritable révolution dans l'industrie alimentaire. Des produits jusque-là régionaux peuvent alors circuler bien au-delà des frontières d'origine et parvenir jusqu'aux combattants ou aux prisonniers.

¹¹ Il s'agit d'une organisation internationale – principalement américaine – créée en octobre 1914 et qui est chargée du ravitaillement en Belgique et dans le Nord de la France.

¹² La délibération du 29 janvier 1918 du Conseil communal de L'Ecluse (village qui fait partie de l'entité de Beauvechain depuis la fusion des communes de 1977) porte sur la décision de conclure un emprunt auprès d'un particulier pour éviter la faillite de la Commune.

¹³ Les rigueurs de l'occupation ont incontestablement engendré une surmortalité et une baisse de la natalité. En 1914, on dénombre 7,3 millions de Belges ; ils ne seront que 7,4 millions en 1920.

DES VICTIMES DIRECTES DE LA GRANDE GUERRE : LES HABITATIONS

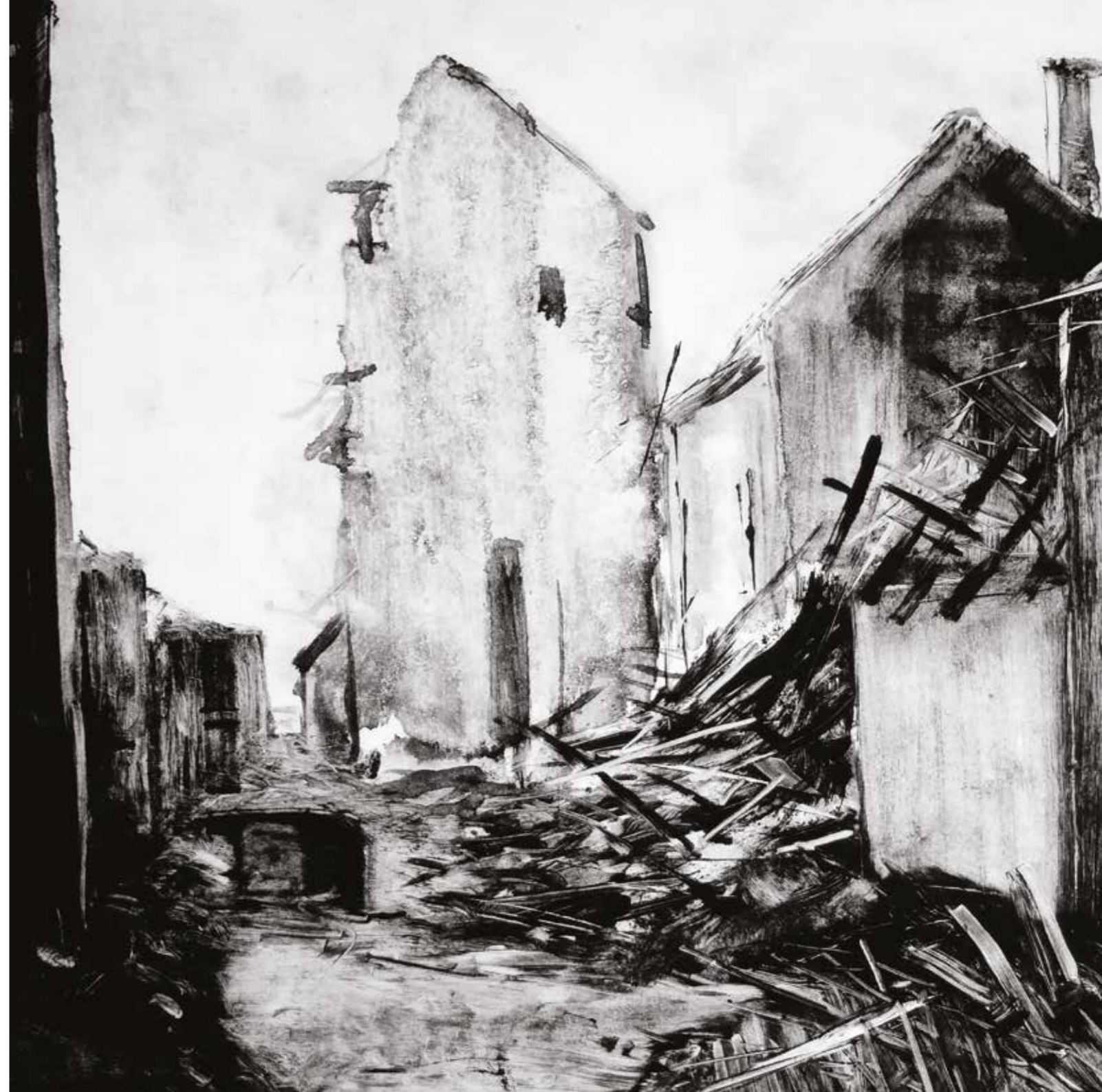
LAURENCE DRUEZ

CHEF DE TRAVAUX AUX ARCHIVES DE L'ÉTAT EN BELGIQUE

Lieux de malheurs occasionnels, les édifices n'échappent pas aux vicissitudes de la société, dont ils portent les stigmates. Les conflits armés, en particulier, n'ont épargné ni les écoles, les églises, les hôpitaux, les gares, les bibliothèques, les hôtels de ville, les musées, les bâtiments industriels et commerciaux, les exploitations agricoles ni encore les maisons.

Les dommages que la Première Guerre mondiale a perpétrés aux civils ne sont donc pas seulement physiques, mais aussi matériels, à travers leurs habitations et leur mobilier, leur équipement, les objets du quotidien, les animaux domestiques, de basse-cour ou le bétail. Pour l'ensemble du pays, 19,7 % des immeubles existant avant 1914 ont été touchés durant la Grande Guerre, soit près d'un sur cinq. Le nombre de maisons détruites dans tout le pays est estimé à près de 100.000. Les dégâts pouvaient aller de leur démolition totale, due à des combats ou autres opérations militaires ou à des mesures d'occupation, aux dommages indirects provoqués par le sabotage d'une infrastructure proche comme une route ou un pont ou des pillages de biens personnels.

Outre la région du front de l'Yser (le Westhoek) - transformée en paysage lunaire - et les villes martyres d'Aarschot, de Termonde, de Louvain, d'Andenne, de Dinant ou encore de Visé, de nombreuses petites localités ont été éprouvées et même dévastées par l'armée allemande en représailles à l'action de prétendus francs-tireurs, mais aussi afin de terroriser la population. Si le Brabant wallon a été relativement épargné, il a eu son lot de désolation. Le 15 août 1914, les Allemands s'installent à Ramillies et dans les environs, où des combats entraînent de lourdes pertes dans leurs rangs. Prétendant là aussi des tirs de civils depuis la tour de l'église, ils s'acharnent - à défaut de s'en prendre physiquement aux personnes - sur leurs immeubles qu'ils criblent de balles et d'obus et incendient méthodiquement : vingt-et-une maisons et leurs dépendances - granges, étables, écuries -, en ce compris la maison communale, celles de l'institutrice et de l'instituteur, des magasins et le presbytère, sont détruits et bien davantage encore sont endommagés et pillés. Dans son rapport sur le passage des troupes allemandes à Ramillies adressé aux autorités diocésaines, le récit qu'en donne le curé évoque aussi des « portes enfoncées, des châssis (...) et carreaux sans nombre brisés », non sans que les habitants du village aient été expulsés brutalement de leurs logements. Le bilan matériel est lourd, entraînant d'importantes pertes financières. Les animaux ne sont pas non plus épargnés. Dans des décombres fumants, un cheval est retrouvé carbonisé...



Bien avant la signature de l'armistice le 11 novembre 1918, les autorités belges préparent la restauration matérielle du pays, gravement ravagé. Dans un premier temps, des services publics sont créés - notamment le « Fonds Roi Albert » dès 1916 - afin de dépanner la population, de lui fournir des matériaux de construction et de procéder à des réparations urgentes aux immeubles endommagés. Des pavillons en bois standardisés destinés à reloger provisoirement les familles privées de toit sont ensuite construits, d'abord dans les régions touchées par la guerre.

Des institutions officielles, notamment judiciaires, comme l'Office des Dommages de Guerre et les Cours et Tribunaux des Dommages de Guerre, ont pour mission de regrouper et d'examiner les innombrables demandes d'indemnités, d'en fixer et d'en verser les montants ainsi que des avances aux sinistrés. Les victimes restent toutefois tributaires, d'une part de solutions de logement à court terme, d'autre part de délais de traitement de leur dossier incompatibles avec l'urgence des situations qu'elles subissent et des questions à résoudre.

Or il s'agit aussi de reconstruire le pays. En 1919 est créé l'Office des Régions dévastées afin de contrôler cette opération dans des communes isolées dont le degré de destruction a nécessité leur « adoption » par l'État, leur permettant ainsi de bénéficier d'une aide financière et d'une prise en charge par les pouvoirs publics. 242 communes ont bénéficié de ce statut, dont Ottignies et Ramillies dans le Brabant wallon. Le rôle de cet organisme est à la fois de développer les initiatives nécessaires au rapatriement et à l'hébergement des réfugiés, c'est-à-dire des habitants qui ont quitté leur domicile pour faits de guerre, de stimuler - notamment au moyen de primes - la construction personnelle en matériaux durables ou d'habitations semi-définitives, mais aussi de construire des fermes sur des terres agricoles et des maisons ouvrières à proximité des centres industriels. Jusqu'en 1926, l'Office des Régions dévastées a favorisé un des programmes de construction les plus importants que la Belgique ait connu en accordant des avances pour 24.000 maisons privées et en faisant rebâtir environ 20.000 bâtiments de tous types.

Néanmoins, l'ampleur de la catastrophe matérielle et l'étendue des destructions provoquées par la guerre ont plongé la Belgique dans sa plus grave crise du logement depuis son indépendance. La pénurie d'habitations s'est prolongée, non seulement en raison d'une reconstruction encore trop lente et laborieuse, mais aussi parce que l'accroissement immobilier, en particulier dans les villes, restait au point mort, l'essentiel des énergies étant concentrées sur la restauration du pays.

*ce qui restait était alors en feu à part
quelques maisons habitées par les Allemands*

En matière de style, on ne se contente pas de rebâtir de l'ancien, notamment les centres historiques détruits. La persistance des baraquements conçus initialement comme provisoires et les conditions misérables des logements populaires contribuent à faire avancer la réflexion en matière d'architecture et d'aménagement du territoire. Au lieu de laisser se développer des excroissances urbaines et des habitations ouvrières individuelles désordonnées, on repense l'organisation de l'espace et la conception de la ville, non sans lien avec de nouveaux modes de vie et un modèle de société alternatif. Dans un souci de cohésion urbaine, la fonctionnalité et les structures de communication priment, tout en intégrant l'hygiène, le confort, mais aussi l'agrément à travers le concept - d'origine anglaise - des cités-jardins, décloisonnant la ville et la campagne.

Si, par les migrations et les modifications sociales qu'elle a entraînées, la Première Guerre mondiale a eu des répercussions sur les changements de propriété, la reconstruction a aussi été à l'origine d'un nouvel urbanisme. Les expériences diverses et les projets architecturaux se sont multipliés dans un pays qui fit, de ce point de vue, office de laboratoire. Pour le bâti belge aussi, il y a un avant et un après « 14-18 ».

CIMETIÈRES ET MONUMENTS AUX MORTS DE 14-18 EN BELGIQUE

STÉPHANIE CLAISSE

DOCTEURE EN HISTOIRE. ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE

Au sortir de la Grande Guerre, la Belgique pleure ses morts, militaires et civils. Mais que sont les corps devenus ? Et pourquoi a-t-on érigé des monuments commémoratifs ?

NÉCROPOLES VS CIMETIÈRES COMMUNAUX

Le sort des dépouilles des civils varie selon les circonstances. Certaines victimes des atrocités allemandes ont été regroupées dans un cimetière particulier (Tamines, Andenne, Melen,...), d'autres ont rejoint le cimetière communal. Dès 1919, la plupart des espions fusillés au Tir National sont ré-inhumés officiellement dans leur commune. Quant aux déportés décédés en Allemagne, ils sont rapatriés à partir de 1922.

La question de l'inhumation des soldats morts fera l'objet de nombreux débats. Au départ, l'Etat belge veut laisser les corps des soldats belges là où ils sont tombés, « en terre sacrée ». L'idée est de les regrouper ensuite dans de vastes nécropoles militaires et d'offrir une tombe identique à chaque *jass* (surnom du soldat belge de 14-18). Cette solution - moins onéreuse - est présentée comme la plus juste.

Mais les familles de soldats morts désirent, plus que tout, récupérer leurs corps. Elles veulent qu'ils soient ré-inhumés dans les cimetières communaux. L'Etat refuse. Le débat enfle. Evoquant notamment des difficultés de transports ou d'hygiène, l'Etat juge l'opération « matériellement impossible ». Face aux pressions de l'opinion publique, le gouvernement finit par céder. La Belgique emboîte alors le pas aux Etats-Unis et à la France ; les dépouilles des *jass* seront restituées aux familles qui le demandent.

Dès 1921, les cercueils sont convoyés à travers le pays. Ce retour des morts constitue un véritable soulagement pour les proches. D'aucuns peuvent - enfin - entamer un travail de deuil. Les honneurs militaires ayant déjà été rendus pendant le conflit, c'est au tour des autorités locales d'organiser un hommage civil en grande pompe. Après ces funérailles - à la fois officielles et familiales - environ 50 % des soldats sont enterrés dans un cimetière civil. Les autres *jass* reposent dans une vingtaine de cimetières militaires ou 80 carrés militaires intégrés aux cimetières communaux.



L'idée de vastes nécropoles nationales est définitivement abandonnée. Les cimetières communaux prennent le pas sur les cimetières militaires. Malgré l'hommage national rendu au Soldat inconnu à Bruxelles à partir du 11 novembre 1922, les commémorations revêtent essentiellement une dimension communautaire, locale. Le même processus est d'ailleurs observable à propos des monuments aux morts.

MONUMENT NATIONAL VS MONUMENTS LOCAUX

Très vite, l'Etat belge esquisse une politique mémorielle (loi du 14 juillet 1919). L'objectif principal est d'inaugurer à Bruxelles un grand monument national dédié à tous les morts belges de la Première Guerre mondiale (ce projet sera finalement abandonné)¹. De leur côté, les communes conserveraient de simples registres avec les noms de leurs morts. Le gouvernement tente ainsi de limiter les dépenses et de freiner – en vain – la « monumentomanie » qui agite le pays. En réalité, les familles des morts, les comités, les associations patriotiques, toutes les couches de la population se mobilisent pour imaginer, créer et financer LEUR monument. Ce mouvement est généralement initié, suivi ou appuyé par les autorités communales. De nombreuses souscriptions publiques sont ouvertes.

Universités, écoles, paroisses, clubs sportifs, régiments, corporations vont créer leur mémorial. C'est un véritable besoin. Chaque communauté veut ériger SON monument à SES morts. C'est une manière de donner un sens à la mort des soldats et des civils. Un signe de reconnaissance. Une preuve tangible que l'on pense à eux. Et aussi une façon d'entamer un travail de deuil. Construire un monument n'est pas facile. Il faut trouver un emplacement, définir sa forme, choisir un architecte et/ou un sculpteur et – nerf de la guerre – trouver un financement. Toutes ces étapes sont semées d'embûches. Certains projets de monuments sont modifiés, retardés, voire abandonnés.

Malgré toutes ces difficultés, la plupart des monuments sont inaugurés très rapidement, entre 1919 et 1925. Les inaugurations ont souvent lieu à la belle saison, en présence des autorités, des associations patriotiques, des familles des morts et de la population. Au total, on peut estimer qu'environ 4000 monuments aux morts de la Grande Guerre ont été érigés en Belgique.

¹ Pour en savoir plus sur la sortie de la guerre, les monuments aux morts provisoires, l'histoire du monument national de la Guerre 14-18, le Soldat inconnu ou encore l'élaboration des monuments commémoratifs en Belgique : S. CLAISSE, *Du Soldat inconnu aux monuments commémoratifs belges de la Guerre 14-18*, Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles, 2013. Pour décoder ces monuments commémoratifs : S. CLAISSE, *Monuments aux morts... et aux survivants de la Guerre 14-18*, Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles, 2016. www.academie-editions.be

*Appelé pour défendre notre sol envahi tu
quittais femme et enfants que tu espérais revoir bientôt
tu leur avais sans doute annoncé ton retour prochain.
Ils attendaient avec impatience la fin de cette guerre
maudite. Hélas, ils ne te reverront plus,*

CONCLUSION

L'État belge n'a pas réussi à imposer sa vision sur le plan mémoriel. Ses projets de vastes nécropoles militaires ont capoté. Suite aux demandes pressantes des familles des jass morts, la plupart des dépouilles ont été réinhumées dans les cimetières communaux. Le projet du monument national à Bruxelles a lui aussi été abandonné. Alors que le gouvernement voulait y mettre un frein, le nombre de monuments commémoratifs locaux a littéralement explosé. En somme, les pouvoirs locaux et la population ont gagné. Le rêve de l'État d'une mémoire belge et uniforme de la Grande Guerre a volé en éclats. Engendrant des mémoires plurielles. Des mémoires à la fois militaires et civiles, nationale, régionales et locales, renvoyant aux multiples expériences des Belges durant la Première Guerre mondiale.



CATALOGUE

GEORGES AMERLYNCK



TITRE
Casse gueule
TECHNIQUE
Monotype
FORMAT
52,5 x 72,5 cm

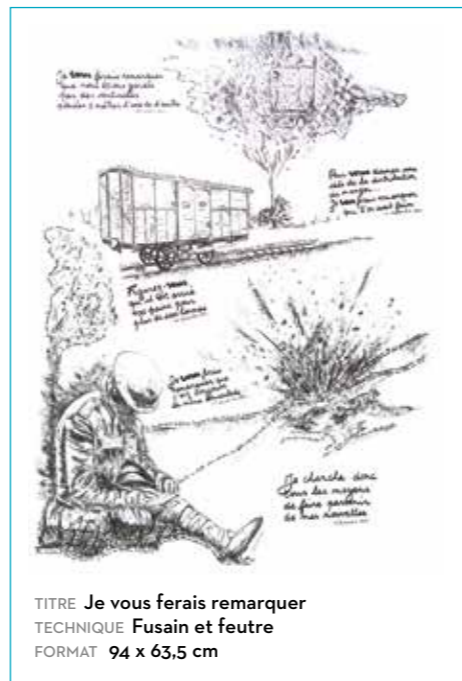


Après ma retraite de publicitaire je me suis consacré à la Gravure depuis une quinzaine d'années. J'ai fait une exposition personnelle en 2010 à Tubize, sur les Forges de Clabecq. J'ai participé aussi à plusieurs expositions groupées. Sélectionné à la Biennale de Saint-Maur en 2011, en 2013 avec le 2e prix et en 2015. En 2012, exposition à Saint Hippolyte du Fort. Sélectionné à la Biennale Européenne d'Art Graphique à Bruges en 2012 et en 2014. Sélectionné à la Triennale de Lisle-sur-Tarn en 2015 et en 2018. Sélectionné à la Biennale de Gravure de Liège à la Boverie en 2017.

NATACHA BURIE



Intéressée assez tôt par le dessin, c'est à l'académie que j'apprends à regarder ce qui m'entoure. Il ne s'agit plus de reproduire la représentation que j'ai des choses mais bien d'observer et de jouer avec les matières et la lumière. C'est un monde qui s'ouvre et les conseils donnés à l'époque résonnent encore dans ma tête à chaque fois que je prends le crayon ou le fusain pour donner vie et émotion à un portrait, par exemple. Il me faut toutefois encore travailler et je n'exclus pas d'essayer d'autres techniques.



TITRE **Je vous ferais remarquer**
TECHNIQUE **Fusain et feutre**
FORMAT **94 x 63,5 cm**

FABIENNE CLAESEN



TITRE
**Soldat 101 - soldat 107
soldat 119 - soldat 121**
TECHNIQUE **Acrylique
marouflé sur bois**
FORMAT **4 fois 30 x 30 cm**

Louvaniste, architecte d'intérieur, céramiste et peintre. Un premier atelier à Wezembeek-Oppem, et en 2012 installation dans le village de La Borne, village du haut Berry (FR) très renommé pour ses céramistes contemporains. Exposée par la galerie Marie-Ange Boucher (B), la galerie Capazza (Sologne) et Sassi-Milicci (Vallauris) et la galerie Prisme et Claudine Legrand (Paris).

Dans cette série d'œuvres figuratives, à travers la diversité des émotions qu'ils révèlent, des visages, qui nous captivent par leur intensité, esquissent à grands traits l'aventure intime d'une humanité morcelée. Sur le papier, la lourdeur appuyée du pinceau, tout comme sa ligne épurée, trahissent l'émotion et figurent la sensualité du modèle. La palette de couleurs déroule une déclinaison de pastel ocre et outremer qui exalte et pigmente la peau. Ici la lumière, par des jeux de transparence, déforme le réel, crée le désordre. (Annie Dana).

GERARDO CORNEJO LUCAVECHE

Gerardo Cornejo Lucaveche (dit Dado), belge d'origine chilienne est auteur de BD et sociologue. Il a vécu entre Louvain-la-Neuve, Bruxelles et Madrid en passant par d'autres coins d'Europe et de la planète (Tourinnes, Tournai, Bucarest, Santiago,...). Dado raconte le monde et les gens qui l'entourent. Son travail est rempli de choses poétiques, tendres et philosophiques. Ses travaux sont comme un reportage qui cherche à comprendre les gens qui habitent notre vie et à les faire se comprendre... Aujourd'hui il est dessinateur d'événements (colloques, mariages...) et réalise une BD sur les histoires de nos grands-parents. Bonne promenade dans son monde et dans beaucoup d'autres.

TITRE
**L'oubli
de la guerre est
plein de mémoire!**
TECHNIQUE
Aquarelle
FORMAT
**4 x A4
encollés ensemble**



MICHÈLE DELEUZE



TITRE
Ypres, 1915
TECHNIQUE
Techniques mixtes
FORMAT
50 x 50 cm

Michèle Deleuze travaille, aussi bien en peinture qu'en sculpture, à partir de différents supports de récupération, leur donnant une nouvelle identité en mêlant diverses techniques et recherches de matières, dans des compositions alliant graphisme et simplification de la forme.

ANNE DESCIEUX

Depuis plus de 10 ans, à «L'Atelier Ailé» de Jodoigne, j'ai découvert le plaisir de peindre et dessiner. Bien plus qu'un simple hobby, j'ai vite constaté que cela m'apportait beaucoup : sérénité, éveil sur le monde, ouverture d'esprit... Ma technique de prédilection est la peinture à l'huile, mais j'utilise aussi la peinture acrylique, le fusain, les pastels. Et c'est surtout dans la nature apaisante que je trouve mon inspiration.

TITRE
Ypres, 1915
TECHNIQUE
Huile sur toile
FORMAT
50 x 50 cm



LIONEL DURY

Mon travail s'articule autour du dessin d'image d'archives, de la perception des traces du passé et de l'embellissement esthétique a contrario du sens historique. Un de mes travaux consiste à juxtaposer une découpe de papier sur un dessin pour lui donner du volume et en changer la perception.

TITRE
Soldat qui écrit
TECHNIQUE
**Pierre noire
et crayon graphite**
FORMAT
12 x 20 cm



CYNTHIA EVERS

Cynthia Evers a le sens de l'observation. Son regard sur les choses simples de la vie est à la fois magique et aiguisé. Ses œuvres, à l'instar des "Haïkus", sont des instants de vie, des accords avec la nature qui nous ouvrent les yeux et attisent nos âmes (...). (Alain BRONCKART, *Passeur d'Art*).



TITRE **Nuque**
TECHNIQUE **peinture encre acrylique**
FORMAT **80 x 120 cm**



CHANTAL FLAMANT



TITRE
Départ au front
TECHNIQUE
**Brou de noix
et aquarelle**
FORMAT
50 x 70 cm



Habitant Beauvechain depuis une petite trentaine d'années, je suis heureuse d'avoir participé au projet de notre commune. J'ai toujours aimé dessiner et toucher à tout ce qui est artistique. Depuis environ six ans je découvre l'aquarelle, une technique que j'apprends par moi-même et qui me passionne.

MARTINE GOUBERT

Je peins depuis près de 30 ans. J'ai peu à peu acquis différentes techniques de peinture en fréquentant de manière assidue à la fois des ateliers et l'école des arts de Braine-l'Alleud.

Le choix de la peinture à l'acrylique m'est apparu comme une évidence. L'acrylique offre de multiples possibilités qui permettent de ne jamais être sans ressource. Je peux adjoindre des matières diverses et variées à l'infini. Au-delà des mots, ces techniques me permettent de m'exprimer pleinement. Durant toutes ces années, j'ai testé aussi bien le figuratif que l'abstrait. Actuellement, le figuratif est ce vers quoi je reviens. Je me laisse guider par mes émotions et mes ressentis, par mes envies du moment.

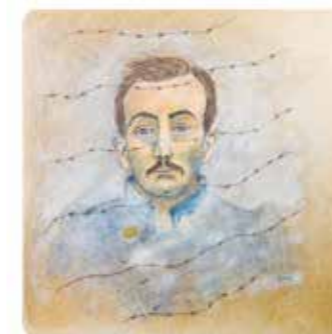
TITRE
Le soldat a faim
TECHNIQUE
Acrylique sur toile
FORMAT
80 x 80 cm



CAROLE GUTH

J'ai toujours aimé dessiner, mes cahiers d'école s'en souviennent. Après divers ateliers, j'ai fréquenté l'académie Rhok pour le dessin, la peinture et surtout, la gravure pendant de nombreuses années. J'adore innover, expérimenter. Les deux guerres mondiales sont un sujet que j'ai largement exploité, surtout du côté des femmes pendant ces conflits, sous forme de monotypes, aquatintes, pointe sèche et autres vernis mous, pastels, dessin graphite, fusain, collages...

Expositions de groupe et individuelles, parcours d'artistes et commémorations. Wallonie Bienvenue aussi. J'explore également la céramique, dans le but de mélanger les matériaux tels le verre, le bois et la terre. Traduire la réalité telle que je la ressens, telle que je la vois et tout est dit. Mon style est éclectique, allant du réalisme à l'abstrait en passant par l'impressionnisme. Les sujets sont très variés, depuis le chat jusqu'aux portraits en passant par les paysages, la nature et l'imaginaire.



TITRE
Album de souvenirs
TECHNIQUE
**Fusain, marqueurs,
acrylique sur unalut
fixé au vernis mat**
FORMAT
75 x 115 cm

RAPHAËLLE HAMBYE

TITRE
**Projet 14-18
- Le Carnet d'Henri**
TECHNIQUE
Bois peint
FORMAT
90 x 33 x 42 cm



Passionnée par les formes, les contrastes, les couleurs, les architectures que seule la nature parvient à créer, fascinée par les univers décalés, les reflets, les flous par tout ce qui déstabilise le regard, brouille les codes, repousse le cartésien dans un petit coin pour laisser place à l'imaginaire, à l'évasion, au rêve!
Les gens regardent mais ne voient pas (J. Kevin O'Regan)
Depuis toujours j'ai la chance de voir ... et d'aimer raconter des histoires sans mots. A travers la PhotoGraphie et les bois peints, je cherche à partager ces "rencontres" qui sont d'étrangement beaux moments de connexion avec un monde magique et me donnent à penser que tout est relié...

PHILIPPE JANSSENS DE VAREBEKE

TITRE
**La grippe espagnole et
la guerre 14-18**
TECHNIQUE
Photographie
FORMAT
60 x 90 cm



Philippe Janssens de Varebeke pratique la photographie depuis cinquante ans. Il fut le photographe officiel des Editions de l'Octogone et plus particulièrement du Guide Maisons d'Hôtes de Caractère. Il suit des cours en Infographie à l'Ecole des Beaux-Arts de Namur. En 2016 et 2017 il a exposé dans le cadre des Fêtes de la Saint Martin en association avec l'artiste peintre Danielle Neijs. De janvier à mars 2018, ce duo a présenté ses œuvres à la Banque Degroof/Petercam à Wavre. En septembre 2018, une sélection de photos et peintures du couple est exposée à l'occasion de l'inauguration de « The Artist's House » en compagnie d'autres artistes (Françoise Schein, Roby Comblain, Dominique Fournal, Sabine Sil, Aurélie Bayet et Luc D'Haegheleer).

PHILIPPE KESSELER



TITRE **Entre chien et loup**
TECHNIQUE **Crayon graphite et aquarelle.**
FORMAT **100 x 70 cm**



Peintre, Sculpteur, Philippe Kessler est né en 1958 au sud du Luxembourg belge. Il vit et travaille en Belgique. Formé en Arts plastiques à l'Institut Saint-Luc, Liège (Belgique) et en Sérigraphie au « 75 », Woluwe-Saint-Lambert (Belgique). Co-fondateur et acteur durant 6 années au Théâtre de BANLIEUE, Bruxelles (Belgique). Participation à de nombreuses expositions en Belgique et à l'étranger.
Pour en savoir plus : <http://kesslerphil.wixsite.com/kessler-philippe>

MARIE LEBRUN

Entrevoir. Une histoire de regard. Tâtonnements. Tenter de donner corps au regard, de capturer son mouvement. Voir le corps, et aussi ce qu'il y a derrière et dedans. Détruire, déconstruire plutôt, dans la profanation de l'image, perdre la forme pour le trouver. Dire cet arrachement progressif. Aller jusqu'au point où je me rends compte que je suis dans l'incapacité de dire. Des pertes successives, des effacements successifs. C'est à cette condition que la figure peut apparaître, comme par hasard.

TITRE
Cadenti
TECHNIQUE
Huile sur toile
FORMAT
140 x 140 cm



CATHERINE MATHYS



TITRE
Écrire pour exister
TECHNIQUE
Pâte de papier et bois
FORMAT
60 x 60 x 60 cm

Une fissure, un glissement de terrain et la course folle s'arrête, le temps ralentit, donnant l'opportunité de se redécouvrir autrement. Œuvre au noir, puis œuvre au blanc. Botaniste de formation et de passion, j'ai eu envie et besoin de trouver de nouveaux moyens d'expression. Peinture, sculpture, travail du papier sont chaque fois une nouvelle découverte de la matière, un nouveau langage, un nouveau défi. Sensible aux mots, à la transmission, j'ai tenté de plonger dans l'esprit de celui qui écrit pour exister, pour se dire et se sentir vivant, pour laisser une trace, pour maintenir le lien avec la vie dehors, après.

JEAN-MARIE SCHEIFF

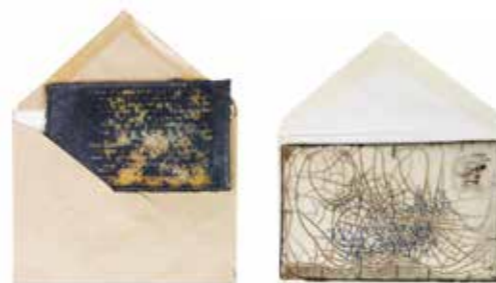


TITRE
Bombardement de tranchée
TECHNIQUE
Microphotographie de sel (acétate de sodium + nitrate de plomb)
FORMAT
32,5 x 26,5 cm



Jean-Marie Scheiff est médecin spécialiste en anatomopathologie. Pendant près de cinquante ans il a utilisé le microscope comme principal outil de travail, d'abord en recherche puis pour le diagnostic. Actuellement il l'utilise pour explorer l'aspect artistique des cristaux de divers sels et minéraux, dans lesquels cet instrument révèle des structures insoupçonnées, évoquant des paysages, des objets astronomiques, ... Ou encore des constructions abstraites, purement esthétiques.

CHANTAL SERCKX



La terre me fascine, elle demande une grande attention, des gestes sûrs. Elle me permet de raconter des histoires enfouies, des saisons, des voyages. Par les ateliers organisés, de rencontrer des amoureux de la terre. C'est un chemin de vie.

TITRE **Catastrophe annoncée**
TECHNIQUE **Raku et enfumage.**
FORMAT **53 x 30 cm**



CHRISTINE SPRINGUEL

Peintre, diplômée de l'académie Royale des Beaux-Arts de Liège en 1988, suivi de stages de Dessins à l'école Des Beaux-Arts à Paris en 1997, d'autres stages à New York 2011, 2012 et 2017. Obtention d'une bourse américaine en 2013 pour une Résidence des artistes à New York. A aussi été invitée au Canada en 2013 pour de la sculpture avec mix-media! Pour en savoir plus : www.christinespringuel.be



TITRE **Chevaux qui tirent un canon**
TECHNIQUE **Gouache sur papier dessin**
FORMAT
19,5 x 19,5 cm



CÉCILE THILLY



TITRE
**Soldats en déroute marchant
au bord de la route : j' imagine**
TECHNIQUE
Sculptures papier et photo
FORMAT
**Dispositif sur un espace au sol
de 150 x 150 cm**

Papiers glanés, papiers trouvés, papiers recyclés, fil de fer, colle à tapisser, photo numérique... : matériaux de fortune et technologie moderne (ça et là) s'allient aujourd'hui pour rendre hommage à des héros du siècle passé et saisir en un instantané quelques souvenirs imaginaires. Que le présent se souvienne du passé...

JOSEPH VANDERHASSELT

Lorsque je traverse un village en France, et que je me recueille devant le monument aux morts, je suis chaque fois interpellé par la liste interminable de jeunes soldats qui ont été massacrés par la folie des hommes. J'ai dessiné de nombreuses scènes sur ce thème à la gouache noire, ma technique de dessin préférée.



TITRE
L'explosion
TECHNIQUE
**Gouache noire
sur papier**
FORMAT
105 x 75 cm

BENOÎT WILLOCX



TITRE **Déportés**
TECHNIQUE **Terre cuite - bas-relief**
FORMAT **29 x 62 cm**



Benoît Willocx, né le 16 janvier 1967. Originaire de Campine et Beauvechinois d'adoption depuis 25 ans. Passionné d'art et de nature, je dessine et je peins la nature et les paysages qui m'entourent depuis mon plus jeune âge. Depuis quelques années je me suis lancé dans la sculpture de plâtres représentant des oiseaux pris sur le vif comme je les observe. Plus récemment j'ai commencé la céramique, et là, ce sont les visages humains que je représente. J'aime capter et rendre des émotions et des expressions fortes sur les visages de terre que je modèle dans de la simple terre cuite brute, non émaillée. Je continue aussi à dessiner et à peindre, en particulier de la peinture animalière dans un style qui s'inspire de l'impressionnisme.



AVERTISSEMENT

D'aucuns pourraient se demander pourquoi c'est Henri Trotoir qui a été mis en exergue dans ce projet alors que de nombreux habitants du village ont été acteurs durant la Grande Guerre, que ce soit comme soldat ou comme prisonnier. Ce choix s'est imposé par l'origine de la source. Si Henri Trotoir nous fait revivre, non sans émotion, la vie d'un homme en particulier durant un conflit qui a vu son terme il y a juste cent ans, il permet de faire mémoire au nom d'un plus grand nombre et, espérons-le, pour de nombreuses générations à venir.

Les vingt-deux artistes qui ont participé au projet l'ont fait de manière volontaire, sur base d'un appel assez large qui a été réalisé en s'adressant à tous les artistes qui ont exposé en OFF durant les Fêtes de la Saint-Martin précédentes. Ils ont donc tous un lien, d'une manière ou d'une autre, avec le territoire de la Commune. Pour illustrer le récit, ils pouvaient faire autant d'œuvres qu'ils le souhaitaient, selon les techniques de leurs choix. Une grande majorité se retrouve dans le catalogue mais une seule par artiste – sélectionnée par lui-même – est exposée.

Dans un souci d'aisance de lecture, la retranscription du carnet ne s'est pas faite mot pour mot. Les noms de lieu ont été écrits dans leur orthographe exacte et certaines phrases ont été redécoupées afin de ne pas être trop longues. Il a parfois été nécessaire également de rajouter un sujet, d'inverser l'ordre de certains mots ou de préciser l'heure – avant ou après midi – [entre crochets]. Mais cela ne s'est fait que si le contenu l'exigeait et en étant attentif à ne pas transformer le message d'origine.



NO 97389
TING LAI ME
BORN FEBRUARY 1875
DIED OCT 1ST 1919



BEAUVECHAIN



9 782960 204711